






Henry Standish Esq.



Library
of the
University of Toronto



VITAM
IMPENDERE
VERO.

N^o 91/1









ŒUVRES
POSTHUMES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

ŒUVRES
POSTHUMES

DE

JEAN - JAQUES ROUSSEAU,

OU

RECUEIL

DE PIÈCES MANUSCRITES,


*Pour servir de SUPPLÈMENT aux Editions
publiées pendant sa Vie.*

TOME PREMIER.

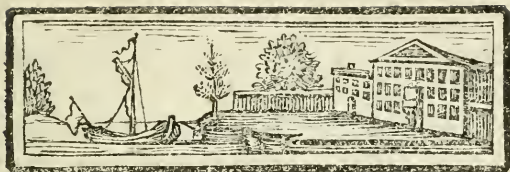


GENÈVE.

M. DCC. LXXXI.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LES AMOURS

D E

MILORD EDOUARD

B O M S T O N (*).

LES bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gêner la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abrèger ici ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Edouard, dans ses tournées d'Italie, avoit fait connoissance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle de son côté conçut pour lui

(*) Cette piece qui paroît pour la premiere fois, a été copiée sur le manuscrit original & unique de la main de l'Auteur, qui appartient & existe entre les mains de Mad. la Maréchale de Luxembourg, qui a bien voulu le confier.

une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit gueres inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome, & que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage; la Marquise alléguait la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lièrent ensemble un commerce intime & libre, jusqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches; outré de se trouver coupable, sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise, femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adulateur fut supprimé,

mais les liaisons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer , elle aimoit pourtant : il fallut consentir à voir sans fruit un homme adoré , qu'elle ne pouvoit conserver autrement , & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés ; il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquise ne négligea pas les soins qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions : elle étoit séduisante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme ; sa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse , & sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquise & rendit vains tous ses pieges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles , mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élevent à leur sphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard

étoit de ce nombre. La Marquise espéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gaignoit infensiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans sa bouche les accents de l'amour, il la touchoit, il la faisoit pleurer ; ses feux sacrés animoient cette ame rampante ; un sentiment de justice & d'honneur y portoit son charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : si le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquise en auroit changé.

L'amour seul profita de ces émotions légères ; il en acquit plus de délicatesse : elle commença d'aimer avec générosité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les sens ont tant d'empire, elle oublia ses plaisirs pour songer à ceux de son amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tint d'elle. Telle fut de sa part l'interprétation favorable d'une démarche où son caractère & celui d'Edouard qu'elle connoissoit bien, pouvoient faire trouver un raffinement de séduction.

Elle n'épargna ni soins, ni dépense, pour faire chercher dans tout Rome une

jeune personne facile & sûre ; on la trouva, non sans peine. Un soir après un entretien fort tendre, elle la lui présenta ; disposez - en , lui dit - elle , avec un sourire ; qu'elle jouisse du prix de mon amour ; mais qu'elle soit la seule. C'est assez pour moi si quelquefois auprès d'elle vous songez à la main dont vous la tenez. Elle voulut sortir , Edouard la retint. Arrêtez , lui dit-il ; si vous me croyez assez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maison , le sacrifice n'est pas d'un grand prix , & je ne vaudrais pas la peine d'être beaucoup regretté. Puisque vous ne devez pas être à moi , je souhaite , dit la Marquise , que vous ne soyez à personne ; mais si l'amour doit perdre ses droits , souffrez au moins qu'il en dispose. Pourquoi mon bienfait vous est-il à charge ? avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adresse de Laure , (c'étoit le nom de la jeune personne) & lui fit jurer qu'il s'abstiendrait de tout autre commerce. Il dut être touché , il le fut. Sa reconnaissance lui donna plus de peine à contenir que son amour ,

& ce fut le piège le plus dangereux que la Marquise lui ait tendu de sa vie.

Extrême en tout, ainsi que son amant, elle fit souper Laure avec elle, & lui prodigua ses caresses, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand sacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré se livroit à ses transports; son ame émue & sensible s'exhaloit dans ses regards, dans ses gestes, il ne disoit pas un mot qui ne fût l'expression de la passion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour, un objet tout nouveau pour elle.

Après le souper la Marquise renvoya Laure, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième

partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bien-séances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise, il sentit augmenter le péril; & prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue: il la trouva triste, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élança à l'autre extrémité de la chambre,

& lui crie d'une voix animée ; tuez-moi si vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste , le regard , le ton , n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir , se calme , la prend par la main , la fait rasseoir , s'affeye à côté d'elle , & la regardant sans parler , attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne disoit rien ; elle avoit les yeux baissés ; sa respiration étoit inégale , son cœur palpitoit ; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifioit cette étrange scene ? Me ferois-je trompé , lui dit-il ? ne seriez-vous point Lauretta Pisana ? Plût à Dieu , dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un sourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non , dit Laure ; je suis toujours la même , on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase , & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savoit plus que penser & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua ;

pourquoi donc, charmante Laure, ai-je seul l'exclusion? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh! m'entends-je moi-même! Tout ce que je fais, c'est que vous ne me toucherez jamais..... Non! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras, je songerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ses yeux des signes de douleur & de désespoir qui l'attendrèrent. Il prit avec des manières moins méprisantes, un ton plus honnête & plus caressant. Elle se cachoit le visage; elle évitoit ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche, & la pressa de ses lèvres en poussant des sanglots & versant des torrens de larmes.

Ce langage, quoi qu'assez clair, n'étoit

pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible; assez belle pour faire une passion; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Edouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux; elle prêtoit une oreille attentive; ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénéroit par les siens jusqu'au fond du cœur; un sang plus brûlant couroit

dans ses veines ; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit ; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes ; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance & les desirs des amans, se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses ; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres desirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux ; sans honneur, sans

espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines, & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui: c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise lui

envoya un cabinet de lacque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des
 » présens. J'ose pourtant vous renvoyer le
 » vôtre ; car peut - être n'aviez - vous pas
 » dessein d'en faire un signe de mépris. Si
 » vous le renvoyez encore il faudra
 » que je l'accepte : mais vous avez une
 » bien cruelle générosité ».

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montrait une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle, il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'é-

cria la Marquise en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre , & la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances acheverent d'allumer cette passion furieuse & rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son integre probité Edouard manquoit de délicatesse. Il fit à la Marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice , mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel , à la vérité , la Marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à favoir la première destination de ce présent , & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse , & une femme de qualité !

Cependant plus Laure sentoit sa honte ; moins elle tentoit de s'en délivrer ; elle

y restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser ; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré ; tout versoit le remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche ai-

mée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être ; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en fera moins amere. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera ? Qu'il voye son ouvrage & qu'il s'y complaise ; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerais plus tes transports. Je ne puis être heureuse ; je ne le serai jamais, je le fais. Hélas ! Je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en fortir , elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît , & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression , que d'aller brusquement se jeter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles , sur-tout en Italie , quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet , trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle , elle le lui marqua par un billet , le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre & que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez-tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome , un grand seigneur considéré , riche , & plaidant avec force la cause de l'honnêteté ; y trouva bientôt assez de crédit pour

la maintenir dans son Couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien ! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse , & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré ; elle étoit transportée ; elle se sentoit déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit ; je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi : Amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense ; en me faisant aimer mes devoirs , tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'élève & m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime , à l'opprobre, il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard ! quand je redevien-

drai méprisable , j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses , qui jugent des autres par elles-mêmes , ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La Marquise qui avoit ses espions fut instruite de tout la premiere , & ses emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au Marquis jusqu'à Vienne ; & l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencerent ces doubles liaisons , qui dans un pays comme l'Italie , exposèrent Edouard à mille périls de toute espece ; tantôt de la part d'un militaire outragé , tantôt de la part d'une femme jalouse & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais , qui l'environnant de périls sans utilité le partageoient entre deux maîtresses passionnées ,

fans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il est vrai; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écouter que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espece de sympathie pouvoit unir deux caracteres si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de

la soutenir. Voilà ce qu'il disoit à la Marquise, à lui-même; & peut-être ne se disoit-il pas tout. Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de se laisser aimer? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins? Il avoit rendu Laure trop estimable pour ne faire que l'estimer.

La Marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse; sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle frémissoit en voyant entrer son carrosse, le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à sa vue. Elle avoit le cœur ferré tant qu'il restoit auprès d'elle; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations; sitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage; elle ne parloit que de vengeance: son dépit sanguinaire ne lui

disoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Edouard, sortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire assassiner la veille, & toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposoit la sienne, & nourrissoit sa foiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du Marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur, & fit taire ses desirs. Il se disoit; les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour son meurtrier ils lui survivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité,

la vertu, les loix ne prescriroient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver!

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses; flottant sans cesse de l'une à l'autre: souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repouffé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, & chaque jour plus ferré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre: cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses

premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit toujours du terrain par ses vices; Laure en gaignoit par ses vertus. Au surplus la constance étoit égale des deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même & la Marquise avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle savoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conseillé de lire; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroissoit aimer: elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne & ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; & quoi qu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît & qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de ver-

tus avec grace; tout cela devenoit ridicule par sa conduite, & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien, Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise; les pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui, ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'in-

gratitude même envers la Marquise , & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure , & son cœur franchissoit sans y songer la barrière qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant , il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami , sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scènes qui s'y rapportent sont détaillés dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI , de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune , paroît d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté , & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte , il aima plus long-tems , resta

libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimeres. Eh ! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux ?



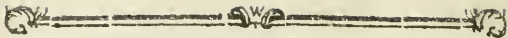
EMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.



AVIS DES EDITEURS

Sur le Fragment qui suit.

IL faut en convenir , les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter , sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame ; aussi le moyen , unique peut-être , de pourvoir efficacement à leur bonheur , c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort , soit pour les réparer à force de talens , soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU se proposa dans son *Traité de l'Education* ; l'Ouvrage suivant étoit destiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant Emile aux prises avec la fortune , en le plaçant dans une suite de situations effrayantes , que le mortel le plus intrépide n'envisageroit pas sans frémir , il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance , pouvoient seuls

l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan étoit beau , l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'Emile , la justifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M. ROUSSEAU d'élever ce nouveau monument à sa gloire , & de reprendre cet Ouvrage , qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.

Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit , & nous le disons sans détour ; nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'elle nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur , & plus il est révoltant. Emile désespéré , Sophie avilie ! Qui pourroit supporter ces odieuses images ! J'ai du moins la ressource des larmes , quand je vois la vertu malheureuse gémir ; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords ? Et puis , quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adulateur ? S'il est vrai cependant que les édu-

cations austères ne font que des hypocrites de vertu , l'éducation seule de Sophie doit faire des filles vertueuses ; mais des filles vertueuses deviennent - elles des épouses perfides & parjures ? Gardons - nous d'imputer à M. ROUSSEAU ces contradictions : nous le savons ; elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage ? Sophie fut coupable , elle ne fut point vile , d'imprudentes liaisons firent ses fautes & ses malheurs : une femme vicieuse & jalouse de ses vertus , sans altérer son ame pure , surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison ; l'infortunée cédoit à son époux , en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence ; elle succomba comme Clarisse , & se releva plus sublime qu'elle. Mais si Emile devoit connoître l'excès du malheur , ne falloit-il pas que Sophie fût infidelle ? Après d'elle pouvoit - il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en séparer ?

Les

Les hommes. . . . La mort. . . . Non : le crime seul de Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU n'a-t-il pas achevé ces tristes récits ? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes , de traverses , de calamités , de fautes , de remords , de désespoir & de repentir , ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire , où , vainqueurs du sort , des hommes & d'eux-mêmes , Emile & Sophie , ivres d'amour & brillants de vertus , auroient , loin des humains & dans le calme de l'innocence , retrouvé le bonheur de leurs premiers ans ?

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines , ne se seroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité !

Oui , ma Sophie , retraçons le cours fortuné de nos beaux jours , n'en laissons point effacer la mémoire , après les avoir rendus si charmans. Rappelions leurs transports , leurs délices ; rappelions jusqu'à leurs traverses , jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon

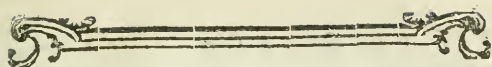
désespoir. Tems de douleurs & de larmes , que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés ! Oh ! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert , n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie & n'avoir pas vécu !

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés !

Souvenirs amers & délicieux , ne vous dérobez jamais à nos cœurs , dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que , bornés à jamais l'un à l'autre , nous sommes seuls sur la terre , & que le genre-humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, ma chere Sophie , que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi , je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité !



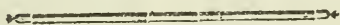
E M I L E

E T

S O P H I E ,

O U

LES SOLITAIRES.



LETTRE PREMIERE.

J'ÉTOIS libre , j'étois heureux , ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur , & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour , aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable , tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance , où l'avenir

embellissoit le présent ; où mon cœur , ivre de sa joie , s'abreuvoit chaque jour d'un siecle de félicité ? Tout s'est évannoui comme un songe ; jeune encore j'ai tout perdu , femme , enfans , amis , tout enfin , jusqu'au commerce de mes semblables. Mon cœur a été déchiré par tous ses attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous , au tiède amour d'une vie sans plaisirs mais exempte de remords. Si je survivis long-tems à mes pertes , mon sort est de vieillir & mourir seul sans jamais revoir un visage d'homme , & la seule Providence me fermera les yeux.

En cet état , qui peut m'engager encore à prendre soin de cette triste vie que j'ai si peu de raison d'aimer ? Des souvenirs , & la consolation d'être dans l'ordre en ce monde , en m'y soumettant sans murmure aux décrets éternels. Je suis mort dans tout ce qui m'étoit cher : j'attends sans impatience & sans crainte que ce qui reste de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous , mon cher maître , vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-

vous encore sur cette terre d'exil avec votre Emile, ou si déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames justes ? Hélas ! où que vous soyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups, & m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste, & le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer. Sans doute, ils périront sans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, & c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces précieux souvenirs qui nourrissent & navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naissance , il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés , passés dans la liberté , dans la joie , ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance , mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas ! Si je fusse mort enfant , j'aurois déjà joui de la vie , & n'en aurois pas connu les regrets.

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formois ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sagement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois sur des principes vrais & simples ; l'autorité , l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entr'elles , j'étudiois les rapports de cha-

cune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenois à trouver le troisieme : pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser , il me suffit de me connoître ; ma place assignée , tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la premiere sagesse est de vouloir ce qui est , & de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous , me disiez-vous ; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage & toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement , & ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions , sans attachemens ? Ce n'est pas un homme ; c'est une brute ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses , vous m'apprîtes du moins à les choisir , à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles , à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables , à étendre pour ainsi dire , le moi

humain sur toute l'humanité, & à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demandèrent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguier. J'aimai Sophie avant même que de la connoître; cet amour préferroit mon cœur des pièges du vice, il y portoit le goût des choses belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les saintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame, pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premières amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer sans cesse & remplir désormais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets! souhaits inutiles! Tout est disparu, tout est disparu sans retour..... Après tant d'ardens soupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux fu-

rent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espece, mais non moins vrai que dans le délire des desirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme ; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute espece étoient inépuisables, chaque instant sembloit les renouveler, & le dernier jour de sa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouse adorée & les chers fruits de sa tendresse ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie ; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit

commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes - vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble , comment mes empressemens vous rebuterent - ils de moi? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage ; je le voyois , je le sentoïis , j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur ; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel ; vous nous aimiez , vous vous plaisiez avec nous , & vous nous quittâtes ! Sans votre retraite je serois heureux encore ; mon fils vivroit peut-être , ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere , vertueuse & chérie vivroit elle - même dans les bras de son époux. Retraite funeste , qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon fort ! non , jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux , les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes

le pere, la mere de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa confiance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du fort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs; aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere: elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses: tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors: je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit

obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi ; ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chère pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevoient dans mon sein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faisoit trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayois d'exposer une union si pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémissois en regardant la triste Sophie, de songer que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont se perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, fût d'elle & de moi, je méprisois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain pressentiment ; en m'en laissant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas ! je n'imaginois

pas le voir fitôt & si cruellement justifié. Je ne songeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale , mais qu'il m'y suivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous passâmes dans cette fatale Ville , & de l'effet cruel que fit sur mon ame & sur mon fort ce séjour empoisonné ? Vous avez trop su ces tristes catastrophes dont le souvenir , effacé dans des jours plus heureux , vient aujourd'hui redoubler mes regrets , en me ramenant à leur source. Quel changement produisit en moi ma complaisance pour des liaisons trop aimables , que l'habitude commençoit à tourner en amitié ! Comment l'exemple & l'imitation contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que , plus jeune , j'avois su dédaigner ? Qu'il est différent de voir les choses , distrait par d'autres objets ou seulement occupé de ceux qui nous frappent ! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie , & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus , je la possédois , &

son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma première jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force ; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre ; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout ; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas , & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre ; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi , crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés , toutes mes affections s'étoient attiédies : j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même, tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit & faisoit la plénitude de

mon existence, en se détachant peu-à-peu de moi, sembloit m'en détacher moi-même, & ne laissoit plus dans mon ame affaïcée qu'un sentiment importun de vide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroïssoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir ? Comment décrirois-je un si déplorable égarement ? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche ; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir ; trop décourageant pour la vertu ; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, pièges du vice & de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance & foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve ? Ah ! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne ? Mais de quelle trempé unique dut être

une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée , ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit , n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle , & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile , je n'étois que son mari , & le mari d'une honnête femme dans les grandes Villes , est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres , mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un , nous étions deux : le ton
du

du monde nousavoit divisés, & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de Campagne & amis de Ville qui nous réunissent quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit régulière & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent: chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre.

Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher ; que de vouloir tout ce qu'il desire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce systême ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne fait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient sans elle ; on ne fait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain , une philosophie qui n'offre au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir , au lieu du devoir caché qui tourmente , & qui ne profite à personne , que soins , procédés , bien-séances , attentions , que franchise , liberté , sincérité , confiance ; on ne fait pas , dis-je , combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand les cœurs ne sont plus unis , a d'attrait pour les meilleurs naturels , & devient séduisant sous le masque de la sagesse : la raison même auroit peine à se défendre , si la conscience ne venoit au secours. C'étoit-là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit

fans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien respect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre, nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittoient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint aussi sédentaire & retirée qu'elle avoit été dissipée jusqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint constamment triste & sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvoit souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable; elle le lui dit & la reçut mal sans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accusois un peu de jalousie : je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, Monsieur,

je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid & résolu; mais j'ai cette femme en horreur: je ne vous demande qu'une grace; c'est que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine: elle refusa de répondre. Elle avoit déjà fermé sa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit imposer par l'autorité: nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur; il falloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus: mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par

les plus tendres empressements, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde: ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il falloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagements pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle, vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me

faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Epoux ne se ralluma si brûlante & si vive; jamais durant mes premières amours je n'avois tant versé de larmes à ses pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractère. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y

livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle , de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-tems résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses , je la vis émue ; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante , elle étoit prête à succomber ; quand tout-à-coup changeant de ton , de maintien , de visage , elle me repoussa avec une promptitude , avec une violence incroyable , & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant , arrêtez , Emile , me dit-elle , & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a fouillé votre lit , je suis enceinte ; vous ne me toucherez de ma vie ; & sur-le-champ elle s'élança avec impétuosité dans son cabinet , dont elle ferma la porte sur elle.

Je demeure écrasé.....

Mon maître , ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'est l'histoire de mes passions , de mes sentimens , de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus ter-

rible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites ; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence , & souvent le coup mortel est porté long-tems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue , à ces mots que mon oreille sembloit repousser , je reste immobile , anéanti ; mes yeux se ferment , un froid mortel court dans mes veines ; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés , toutes mes fonctions suspendues ; mon ame bouleversée est dans un trouble universel , semblable au cahos de la scene au moment qu'elle change , au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état , à genoux comme j'étois , & sans oser presque remuer , de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi , la premiere

impression que je sentis fut un faïfiffement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier fans rien voir, fans rien dire à personne, je fors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par fa vîteffe le trait qu'il porte enfoncé dans fon flanc.

Je cours ainfi fans m'arrêter, fans ralentir mon pas, jufques dans un jardin public. L'afpect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obfcurité fous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laiffai tomber demi-mort fur un gazon.... Où fuis je? Que fuis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe? Infensé! quelle chimere as-tu pourfuivie? Amour, honneur, foi, vertu, où êtes-vous? La fublime, la noble Sophie n'est qu'une infame! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut fuivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppreffé par les fanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir; fans la rage & l'emportement qui fuccéderent, ce faïfiffement m'eût fans doute étouffé.

O qui pourroit démêler , exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte , l'amour , la fureur , les regrets , l'attendrissement , la jalousie , l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois ? Non , cette situation , ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie , qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être , se conçoit , s' imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers ; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul ; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire ; il n'est plus un , il est tout entier à chaque point de douleur , il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état , tel il fut durant plusieurs heures ; comment en faire le tableau ? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentoisi à chaque instant. Hommes heureux , qui dans une amé étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que ceux de la fortune , ni de passions qu'un vil intérêt , puis-

fiez - vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir !

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons ; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussi - tôt, quel mal ai - je reçu dans ma personne ? Quel crime ai - je commis ? Qu'ai - je perdu de moi ? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois - je un être malheureux ? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place ; & l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems

de se faire appercevoir : j'étois hors d'état de rien voir , de rien comparer , de délibérer , de résoudre , de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire , c'étoit sans fruit aigrir mes peines , & mon seul soin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même , si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvois vaincre , je m'y livre avec une furie empreinte de je ne fais quelle volupté , comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me leve avec précipitation ; je me mets à marcher comme auparavant , sans suivre de route déterminée : je cours , j'erre de part & d'autre , j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur ; j'en suis les impressions sans contrainte ; je me mets hors d'haleine , & mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée , je me sentoie quelquefois prêt à suffoquer.

Les secousses de cette marche précipi-

tée sembloient m'étourdir & me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits & font diversion à la passion : tant qu'on s'agite on n'est qu'emporté ; le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie & la misère humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être assujéti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte ; c'étoit un Café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance ; on me parle, on m'entraîne je ne fais où. Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi ; j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la salle du spectacle un jour de

premiere représentation, pressé par la foule , & dans l'impuissance de sortir.

Je frémis ; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit ; n'entendant rien que pouvois-je répondre ? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée & causa quelque rumeur. Je me remis promptement , & tout s'appaïsa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient , je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, & j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut pen-

fer qu'un spectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment: enfin ne pouvant presque plus me soutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non sans un affreux battement de cœur: je demande ce que fait mon fils; on me dit qu'il dort; je me tais & soupire: mes gens veulent me parler; je leur impose silence; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aïlle coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie; là sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte

& les précautions d'un coupable , je fôrs doucement du logis réfolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie , & je rentrai dans mon bon fens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la paffion que je ne pouvois vaincre , pour pouvoir la gouverner enfuite après lui avoir laiffé quelque effor. Le mouvement que je venois de fuivre m'ayant difposé à l'attendriffement , la rage qui m'avoit transporté jufqu'alors fit place à la triffefse ; & je commençai à lire affez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant , je m'éloignois du lieu redoutable , moins rapidement que la veille , mais auffi fans faire aucun détour. Je fortis de la ville , & prenant le premier grand chemin , je me mis à le fuivre d'une démarche lente & mal affurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A mefure que le jour croiffant éclairoit les objets , je croyois voir un autre Ciel , une autre Terre , un autre Univers ; tout étoit changé pour moi.

Je

Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur ferré de détresse, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venoient aigrir le sentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui est-ce qui connoît le contraste affreux de sauter tout-d'un-coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misère, & de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'asservissoit à ses loix, qui me tenoit dans sa dépendance; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendresse, & je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir ja-

mais , à demander , implorer , supplier , desirer sans cesse , & jamais ne rien obtenir. Ces tems , ces tems charmans de retour attendu , d'espérance trompeuse , valaient ceux mêmes où je la possédois. Et maintenant haï , trahi , déshonoré , sans espoir , sans ressource , je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits..... Je m'arrêtois , effrayé d'horreur à l'objet qu'il falloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable ! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation ? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misere , c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau défolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille , ma douleur stupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuse idée ; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire , au fond de mon cœur , forcé de remonter à leur source , je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui

m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y falloit joindre , & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premières réflexions sur elle furent amères. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom falloit-il donner à la sienne ? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses ; elles restent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adultères des femmes du monde ne sont que des galanteries ; mais Sophie adultère est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense ; non , il n'y a point d'abaissement , point de crime pareil au sien.

Mais moi , reprenois - je , moi qui l'accuse , & qui n'en ai que trop le droit , puisque c'est moi qu'elle offense , puisque c'est à moi que l'ingrate a donné

la mort, de quel droit osé-je la juger si sévèrement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts? Tu l'accuses de n'être plus la même! O Emile, & toi n'as-tu point changé? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis! Ah! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidelle; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur, il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple; il falloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée; & où tu devois toujours la laisser? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse? est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le fais,

elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y verfoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y paffoit fon innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle l'aimoit mieux que fa propre tranquillité ; après l'avoir voulu retenir , elle quitta tout pour te fuivre : c'est toi qui du fein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miferes où tu t'es toi-même précipité. Hélas ! il n'a tenu qu'à toi feul qu'elle ne fût toujours fage , & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile ! tu l'as perdu , tu dois te haïr & la plaindre ; mais quel droit as-tu de la méprifer ? Es-tu resté toi-même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris fur tes mœurs ? Tu n'as point partagé fon infidélité , mais ne l'as-tu pas excufée , en ceffant d'honorer fa vertu ? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans les lieux où tout ce qui est honnête est en dérifion , où les femmes rougiroient d'être chaftes , où le feul prix des vertus de leur fexe est la raillerie & l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée

a-t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foibleffes, ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes & aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse, contre autrui, contre elle-même ? Quel courage invincible, quelle opiniâtre résistance, quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le Ciel & son propre cœur ? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre & vaincre incessamment, un instant de foibleffe, un seul instant de relâche & d'oubli fouille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, son cœur est resté pur, tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh ! qui

fait dans quels pièges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse & jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité? N'ai-je pas vu ses regrets, son repentir dans ses yeux? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds? N'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse? Ah! ce n'est pas là la conduite artificieuse d'une infidelle qui trompe son mari & qui se complaît dans sa trahison!

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite & sur son étouffante déclaration, que ne sentois-je point en voyant cette femme timide & modeste vaincre la honte par la franchise, rejeter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance & sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejetées, & craindre d'usurper ma tendresse de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon sang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie,

ne pouvoit s'abaisser à la fauffeté & portoit jufques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui , me difois-je avec un applaudiffement fecret , au fein même de l'ignominie cette ame forte conferve encore tout fon reffort ; elle eft coupable fans être vile ; elle a pu commettre un crime , mais non pas une lâcheté.

C'eft ainfi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en fa faveur à des jugemens plus doux & plus fupportables. Sans la juftifier je l'excufois ; fans pardonner fes outrages , j'approuvois fes bons procédés. Je me complaiſois dans ces ſentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour , il eût été trop cruel de le conferver fans eſtime. Sitôt que je crus lui en devoir encore , je ſentis un foulagement inefpéré. L'homme eft trop foible pour pouvoir conferver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du défefpoir la Providence nous ménage des confolations. Malgré l'horreur de mon fort , je ſentois une forte de joie à me repréſenter Sophie eſtimable & malheureufe ; j'aimois à fonder ainſi l'intérêt que je ne pou-

vois cesser de prendre à elle. Au lieu de la sèche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le fais, me disois-je; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter; j'oserai quelquefois encore gémir & soupirer sans rougir.

Cependant j'avois poursuivi ma route &, distrait par ces idées, j'avois marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude & d'un épuisement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeunesse j'étois robuste & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon esprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-six heures que je n'avois pris aucun aliment, je soupai, & même avec appétit : je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient

tant tourmenté, content d'oser penser à Sophie, & presque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse & l'infortune respectent le sommeil & laissent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme & en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même manière qu'auparavant, je devenois, pour ainsi dire, un nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait apaisée, & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible , tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre , après les premiers momens cédés à la nature , je me trouvai maître de moi-même , & capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures , je pliai ma volonté sous l'inévitable joug , je regardai le passé comme étranger à moi , je me supposai commencer de naître , & tirant de mon état présent les règles de ma conduite , en attendant que j'en fusse assez instruit , je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis , à ne jamais faire une chose & rêver à une autre ; ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions , & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre , j'en ti-

rois le meilleur parti qu'il m'étoit possible fans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroïssoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sentée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévère, celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon pro-

pre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête? Etoit - ce un crime d'être miséricordieux? Etoit - ce une lâcheté de pardonner une offense? Sur quels devoirs allois-je donc me régler? Avois-je si long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise & se vantent de leur déshonneur? Toute femme vicieuse; toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense est indigne de ménagement; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine; on peut la plaindre & la pardonner sans honte; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime fera

respectable dans son repentir ; elle fera d'autant plus fidelle que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en fera plus soigneuse & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre , & c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidelle , & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire , ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser , non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur mais

avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, & que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il fait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le dérèglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir, que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentoisi sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable en étoit plus désespérant pour moi ; car on peut soutenir ou renforcer

une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui fait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse; elle ne reviendrait plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chere a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir sa premiere faute, qu'est-ce qui préviendrait des rechutes qui ne coûtent plus rien? Le premier pas vers le vice est le seul pénible; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu,

ni

ni eût à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant , pas même le regret de m'offenser. Elle connoît mon cœur , elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non , je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser Elle ne m'aime plus l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus , la perfide ! Ah ! c'est-là son plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume ; je parle toujours de pardonner , sans songer que souvent l'offensé pardonne , mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute , elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile , que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie , & Sophie ne te retrouveroit plus. Les situations dépendent des

affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même , quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées , je le fais bien : elle peut être encore digne d'estime , mériter toute ma tendresse , elle peut me rendre son cœur , mais elle ne peut n'avoir point failli , ni perdre & m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité , la vertu , l'amour , tout peut revenir , hors la confiance , & sans la confiance il n'y a plus que dégoût , tristesse , ennui dans le mariage , le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait , c'en est fait , ni près , ni loin , Sophie ne peut plus être heureuse & je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide ; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui , tous nos liens sont rompus , ils le sont par elle. En violant ses engagements elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien , ne l'a-t-elle pas dit en-

core ? Elle n'est plus ma femme : la reverrois-je comme étrangère ? Non , je ne la reverrai jamais. Je suis libre ; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'est-il autant que ma foi !

Mais quoi ! mon affront restera-t-il impuni ? Si l'infidelle en aime un autre , quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ? C'est moi que je punis & non pas elle : je remplis ses vœux à mes dépens. Est-ce là le ressentiment de l'honneur outragé ? Où est la justice , où est la vengeance ?

Eh ! malheureux , de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand désespoir est de ne pouvoir plus rendre heureuse. Du moins ne fais pas la victime de ta vengeance. Fais-lui , s'il se peut , quelque mal que tu ne fentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables ; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle ? D'ailleurs de quel droit la punir , à quel titre ? Es-tu son juge , n'étant même plus son époux ? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme , elle ne s'en est point conservé

les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens & ne s'en est point cachée ; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus ; elle ne t'a ni trahi, ni menti ; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te rester sur elle ? S'il t'en restoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ! & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raison naturelle & invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont

aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement; c'est un intérêt commun si tendre qu'il leur tiendrait lieu de société, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raison, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi? Quoi! la nature elle-même autorisera le crime, & ma femme en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée à partager son attachement aux deux peres! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit m'embraisoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable; je ne la vis

plus qu'estimable & malheureuse , & sans penser à ses torts , je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition , je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée ; car , quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colere , & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir , je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi , & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer , & après avoir été tant en peine d'une vengeance , je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre , j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément ; tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai , non sans déchirement , cette résolution barbare ,

& la regardant comme une fuite nécessaire de la première où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il falloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste ! J'avois à chercher

si j'étois cet homme encore , qui fait remplir sa place dans son espece , quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais , où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés ? Que faire , que devenir , où porter mes pas , à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher , & dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne ? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misere , pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi ? Non , j'aimois mon devoir encore , mais je ne le voyois plus. En rappeler les principes & les regles , les appliquer à mon nouvel état , n'étoit pas l'affaire d'un moment , & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance , & sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir , en voyant que le passé ne m'é-

étoit plus rien , je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer , & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens , dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie , & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera , nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir , & se tourmenter du passé , c'est tirer du néant les sujets de notre misère. Emile , sois un homme nouveau , tu n'auras pas plus à te plaindre du fort que de la nature. Tes malheurs sont nuls , l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui est réel , ce qui est existant pour toi , c'est ta vie , ta santé , ta jeunesse , ta raison , tes talens , tes lumieres , tes vertus , enfin , si tu le veux , & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail , attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent

assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire , & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé , j'étois dans le calme ; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune , quand on fait maintenir son cœur dans l'ordre , on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible ! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre , ce qui est difficile , c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer ; mes manieres n'étoient pas plus recherchées , & l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place étoit moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas

celui d'un ouvrier ; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été, & qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, & l'on me prenoit à-peu-près au mot sur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve, on me regardoit au travail avec une sorte d'étonnement ; tout ce que je faisois dans l'atelier (& j'y faisois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration ; l'on sembloit épier tous mes mouvemens, tous mes gestes. On tâchoit d'en user avec moi comme à l'ordinaire ; mais cela ne se faisoit plus sans effort, & l'on eût dit que c'étoit par respect qu'on s'abstenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement aussi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems : mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose me ramenant bientôt à ce qui se faisoit

autour de moi, ne me laissa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curiosité qui les intéresseoit beaucoup.

Je remarquai sur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droits sur les aventuriers qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne pouvois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute surprise de ce que je ne m'étois pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; avez-vous peur que je ne sache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu: je voulus savoir comment je l'étois. Après bien des mysteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, descendre à la porte du maître, que sans permettre qu'on m'avertît elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de

l'attelier, qu'elle s'étoit mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle ferroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, & donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élaner dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement, elle s'étoit levée tout-d'un-coup, & collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix ; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fideles à

la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient préfumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit ! Que de choses tout cela supposoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas fallu avoir, quelles recherches n'avoit-il point fallu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'étoit pas la première fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'est devenu cet ange du Ciel ? Mais que vient donc faire ici cette femme elle amène son fils mon fils & pourquoi ? Vouloit-

elle me voir , me parler ? Pourquoi s'enfuir ? me braver ? Pourquoi ces larmes ? Que me veut - elle , la perfide ? vient-elle insulter à ma misère ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit , pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé , & cette supposition même étant entrée dans ma délibération , ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage , pesant sur - tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant , j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout - d'un - coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement ; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumière , & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere* , avoit - elle dit.

C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée , & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir ; & d'où la tiroit-elle , cette persuasion ? qu'avoit-elle vu ? Emile en paix , Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue , sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables ? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle , quoi qu'elle le fût selon moi : lequel avoit tort ? Le mot de Sophie décidoit encore ce point ; & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant , cela pouvoit-il même être mis en doute ? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere , & il falloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils , c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge ; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere : c'est un acte de passion , jamais de raison , à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions

levions elle ou moi ne pouvant plus l'élever ensemble , ou bien pour contenter ma colere , il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis ? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire , non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées , ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere , pour braver une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma sureté je ne ferai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'est ôtée.

Il est certain que la résolution d'ôter mon fils à sa mere avoit été l'effet de ma colere. Sur ce seul point , la passion m'avoit aveuglé , & ce fut le seul point aussi sur lequel je changeai de résolution. Si ma famille eût suivi mes intentions , Sophie eût élevé cet enfant , & peut-être vivroit-il encore ; mais peut-être aussi dès - lors Sophie étoit - elle morte pour moi ; consolée dans cette chere moitié

de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fit oublier !

Nous nous connoissions si bien mutuellement, qu'il ne me fallut, pour deviner le motif de sa brusque retraite, que sentir qu'elle avoit prévu ce qui seroit arrivé si nous nous fussions revus. J'étois raisonnable mais foible, elle le savoit ; & je savois encore mieux combien cette ame sublime & fiere conservoit d'inflexibilité jusques dans ses fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit insupportable. Elle sentoit que son crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier ; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle ; la punition même l'avilissoit moins à son gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'est pour cela qu'intrépide & barbare dans sa franchise, elle dit son crime à vous, à toute ma famille,

taisant en même tems ce qui l'excusoit , ce qui la justifioit peut-être , le cachant , dis-je , avec une telle obstination , qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même , & que je ne l'ai su qu'après sa mort.

D'ailleurs , rassurée sur la crainte de perdre son fils , elle n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir , & elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur , qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle , mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus d'une lâcheté. Ces raffinemens de son amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle , & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation ; même après m'être séparé d'elle , de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi , mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé ; en ne considérant que l'intérêt de mon fils , je vis qu'il falloit le laisser à sa mere , & je m'y déterminai.

Du reste , confirmé dans mes sentimens ; je résolu d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois - je être assez loin d'elle , puisque je ne devois plus m'en rapprocher ? C'étoit elle encore , c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon ; il m'importoit , pour la fuivre , de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il falloit fuir ; c'étoit là ma grande affaire , & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir ? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré , & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite , puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir , & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire ? Quelle bêtise de l'amour - propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie ? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour qu'il importoit beaucoup au genre - humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre , & que le poids de mon corps alloit rompre

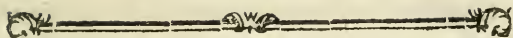
l'équilibre du globe ? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables , je m'inquiéteroïs moins d'aller chercher des devoirs à remplir , comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse , & qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime ; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive , en quelque situation que je sois , je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme , & que nul n'auroit besoin des autres si chacun vivoit convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée , & trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche , ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de Sophie , & le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise , je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere ; je vous écrivis , j'écri-

vis à ma famille , j'écrivis à Sophie elle-même , je réglai tout , je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne , aucun ne m'étoit nécessaire , & fans valet , fans argent , fans équipage , mais fans desirs & fans soins , je partis seul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu , sur les mers que j'ai parcourues , dans les déserts que j'ai traversés , errant durant tant d'années , je n'ai regretté qu'une seule chose , & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille , mon corps n'eût manqué de rien.





L E T T R E I I .

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire , & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine , puisqu'heureux & digne d'honneur par moi-même , je ne tenois d'elle & de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie , & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays , je l'éten-
dois sur toute la terre , & j'en devenois d'autant plus homme , en cessant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages , qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est , & pourquoi vouloir faire plus , si de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes , on s'effarouche de l'intervalle ;

il semble qu'on doive le franchir tout d'un fait ; au lieu qu'en le prenant par parties , on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs , s'environnant toujours de leurs usages , de leurs habitudes , de leurs préjugés , de tous leurs besoins factices , ont , pour ainsi dire , une atmosphère qui les sépare des lieux où ils sont , comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France ; si - tôt que quelque chose de ce qu'il avoit lui manque , il compte pour rien les équivalens , & se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté , il croit être mal quand il n'est pas de la même manière , & ne sauroit dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi , je suivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir , comme autrefois j'avois suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vitesse que je ne mettois pas à mes courses , se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derrière moi la barrière , en me laissant le

tems de réfléchir durant mon retour , si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant , & je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois , je suivois le même air de vent pour toute regle ; je marchois tantôt vite & tantôt lentement selon ma commodité , ma santé , mon humeur , mes forces. Pourvu , non avec moi , mais en moi , de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre , je n'étois embarrassé ni de ma voiture , ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs ; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras : mon vêtement formoit toute ma garderobe ; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur , je n'excitois l'attention de personne ; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres , & quand cela m'arrivoit , peu m'importoit ; je restois-là sans impatience , j'y travaillois tout comme

ailleurs; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé & soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance, tout le monde me laissoit libre en voyant qu'on pouvoit disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faisois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt paysan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoissance de mise, & je me rendois maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, & rien de plus; parce que j'étois simple en toute chose, & qu'en remplissant un poste je n'en briguois pas un autre. Ainsi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament

qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se feroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus: ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espece de droit, l'accorder est presque un devoir; & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vaga-

bond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois ? que fais-je ? où vais-je ? quel est mon but ? Je me répondois ; qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons sans soins & sans peine : j'ai répudié mon patrimoine, & je vis ; je ne fais rien d'injuste, & je vis ; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez

pourvu en me faisant apprendre la manœuvre : elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que sur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, espèce de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corsaires, & disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau & il faisoit sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contoit sa vie à qui vouloit l'entendre, & savoit si bien se faire valoir qu'en amusant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeoit qu'à divertir son équipage : il avoit sur son bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fusées ; on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi je m'amusois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeuroid pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'at-

tion me tenoit lieu d'expérience ; & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil & des étoiles , me sembloit contrarier si fort sa direction qu'il falloit , selon moi , que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en se moquant de moi , & comme la mer devint haute & le tems nébuleux , il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer ; il dura deux jours : le troisieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit , terre de l'Eglise. Un matelot s'outint que c'étoit la côte de Sardaigne ; il fut hué , & paya de cette façon sa bienvenue ; car quoique vieux matelot , il étoit nouvellement sur ce bord , ainsi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fussions ; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité , je me mis à fureter autour de l'habitacle , pour voir si quelque fer mis là par mégarde

ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin ! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria ; Voile. Le Patron regarda avec sa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois ; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas , il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien , poufferent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron , & lui dis à l'oreille : *Patron , si nous sommes pris , tu es mort ; compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il

pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le Patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque défiance : mais sitôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi & s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui, & lui criant ; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un sabre dont je m'étois saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui présentant le sabre par la poignée, *tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour*. Il prit le sabre, il le leva sur ma tête ; j'attendis le coup en silence : il sourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers

avec

avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire; ce qui me confirma qu'il en favoit assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bague en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la première agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction. Que m'ôtera cet événement? Le pouvoir de faire une sottise. Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, eh dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes? Le travail? ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas

plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte ? fera - t - elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut - il pas toujours le porter, & qui fait de quelle part il me fera plus supportable ? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois - je pas une auparavant ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en font que les instrumens. Qu'un maître m'affomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois - je ? Dans l'état où je suis, que puis - je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne feroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui fait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre ; puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous ; & je connus

que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne font pas pitoyables, mais ils font justes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Negres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est

que la première fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître , ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité ; l'on comptoit sur mon rachat , & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines , que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissais pas y songer moi-même , on voulut tirer parti de moi de quelque manière , & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles , mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un atelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire , il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperfer presque tous mes

anciens camarades du bague , ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les Consuls une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils favoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des

bandits ; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaingnois ces deux pauvres gens ; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes , à Alger ils n'étoient plus rien ; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corsaires , un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étoient superflus , car plus savant que moi , du moins de cette science qui s'étale , il favoit à fond toute la morale , & ses préceptes lui étoient très-familiers ; il n'y avoit que la pratique qui lui manquoit , & l'on ne fauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient , mais ardent , actif , intrépide , se perdoit en projets de révoltes & de conspirations impossibles à exécuter , & qui toujours découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable , mais il méprisa mes conseils & me dit fièrement qu'il favoit mourir. Monsieur , lui dis-je , il vaudroit encore

mieux favoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques foulagemens qu'il reçut de bonne grace , & en ame noble & fenfible ; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua fes trames pour fe procurer la liberté par un coup hardi , mais fon esprit remuant laffa la patience de fon maître qui étoit le mien. Cet homme fe défit de lui & de moi , nos liaifons lui avoient paru fufpectes , & il crut que j'employois à l'aider dans fes manœuvres , les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics , & condamnés à travailler fous les ordres d'un surveillant barbare , efclave comme nous , mais qui pour fe faire valoir à fon maître nous accabloit de plus de travaux , que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux . Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuste & plus ingambe que tous mes camarades , j'avois fait ma tâche avant eux , après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur.

Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix; tous mes compagnons, tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités, dépériffoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque : mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma résolution, la partagea vivement. Je le connoiffois homme de courage, capable de constance, pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agiffoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même, & je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de misère, & je résolus de le leur pro-

poser , conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là , ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades , leur dis-je , écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge , & je suis un des plus robustes de la troupe ; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin , soit par un épuisement total , soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti , & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie , & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis , il faut périr infailliblement en très-peu de tems & sans aucune ressource ; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends

peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon fort quoi qu'accélééré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle, quand mon corps épuisé ne seroit plus capable d'aucun travail; alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui & moi; nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple & simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout resta calme. Le Che-

valier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement, & leur ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurèrent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerfs de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme

des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je favois que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanées. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénètre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je né m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, les quitterent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit ; c'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain, menacé de sa ruine ; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque ; tu ne peux nous haïr ; tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le fort nous y condamne ; mais en les excédant ton esclave nous les ôte

& va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué ton ouvrage ne se fera pas moins, & tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes ; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti est pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme sensé : je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Aussitôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre chef ; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaisois, lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

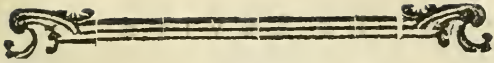
Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon patron.

Assém Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades
de

de la marine & de la milice, il s'étoit fucceffivement élevé aux premières places de l'Etat, & après la mort de son prédéceffeur il fut élu pour lui fuccéder par les fuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il remplissoit avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une foldatesque inquiete & mutine, avide de désordre & de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle defiroit elle-même, ne vouloit que remuer & se foucioit peu que les choses allaffent mieux pourvu qu'elles allaffent autrement. On ne pouvoit pas se plaindre de son administration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'efpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu fa régence assez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'au paravant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes....



LE LÉVITE
D'EPHRAÏM.



LE LEVITE D'ÉPHERAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colere de la vertu, viens animer ma voix; je dirai les crimes de Benjamin, & les vengeances d'Israël; je dirai des forfaits inouis, & des châtimens encore plus terribles. Mortels, respectez la beauté, les mœurs, l'hospitalité; foyez justes sans cruauté, miséricordieux sans foiblesse; & sachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires, ennemis de toute inhumanité; vous qui, de peur d'envisager les crimes de vos freres, aimez mieux les laisser impunis, quel tableau viens-je offrir à vos yeux? Le corps d'une femme coupé par pieces; ses membres déchirés & palpitans envoyés aux douze Tribus; tout le peuple, saisi d'hor-

reur , élevant jufqu'au Ciel une clameur unanime , & s'écriant de concert : non , jamais rien de pareil ne s'est fait en Israël , depuis le jour où nos Peres sortirent d'Egypte jufqu'à ce jour. Peuple faint , rafsemble-toi ; prononce fur cet acte horrible , & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits , celui qui détourne fes regards est un lâche , un déferueur de la juflice ; la véritable humanité les envifage , pour les connoître , pour les juger , pour les détefter. Osons entrer dans ces détails , & remontons à la fource des guerres civiles qui firent périr une des Tribus , & coûtèrent tant de fang aux autres. Benjamin , trifte enfant de douleur , qui donna la mort à ta mere , c'est de ton fein qu'est forti le crime qui t'a perdu , c'est ta race impie qui put le commettre , & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit fur le peuple du Seigneur , il fut un tems de licence où chacun , fans reconnoître ni magiftrat ni juge , étoit feul fon propre maître & faisoit tout ce qui lui sembloit bon. Israël , alors épars dans les champs , avoit peu de grandes villes , &

La simplicité de ses mœurs rendoit superflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs, & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la sécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui restent dans l'oubli, parce que nul ne commande aux autres, & qu'on n'y fait point de mal, un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de frere; tu es comme les filles de Salphaad, & je ne puis t'épouser selon la loi du Seigneur (*). Mais mon cœur est à toi; viens avec moi, vivons ensemble; nous serons unis & libres; tu feras mon bonheur, & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau; la jeune fille sourit; ils s'unirent, puis il l'emmena dans ses montagnes.

Là, coulant une si douce vie, si chere aux cœurs tendres & simples, il goûtoit

(*) Nombres. C. XXXVI. v. 8. Je fais que les enfans de Lévi pouvoient se marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas supposé.

dans sa retraite les charmes d'un amour partagé : là , sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut , il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ? Combien de fois il la mena sous l'ombrage , dans les vallons de Sichein , cueillir des roses champêtres & goûter le frais au bord des ruisseaux ? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers , il tendoit aux oiseaux des pièges trompeurs & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant. Puis l'enfermant dans son sein , elle tressailloit d'aise en la sentant se débattre & palpiter. Fille de Bethléem , lui disoit-il , pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays ? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point aussi des fêtes , les filles de la riante Sichein sont-elles sans grace & sans gaîté , les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adresse ? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaisirs , ô ma

bien-aimée ; en est-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite , peut-être parce qu'il ne lui laissoit rien à desirer. Elle se dérobe & s'enfuit vers son pere , vers sa tendre mere , vers ses solâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance , comme si elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier sa volage épouse. Tout lui rappelloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle ; leurs jeux , leurs plaisirs , leurs querelles , & leurs tendres raccommodemens. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë , soit qu'au soir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes ; il erroit en soupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidelle , & la nuit , seul dans sa couche nuptiale , il abreuvoit son chevet de ses pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit ; comme un enfant chassé du jeu par les autres feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre ,

puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le Lévite, entraîné par son amour, prend sa monture, & suivi de son serviteur avec deux ânes d'Épha chargés de ses provisions & de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem, pour se réconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin tressaillit, court au-devant de lui, & l'accueillant avec caresses l'introduit dans la maison de son pere; lequel apprenant son arrivée accourt aussi plein de joie, l'embrasse, le reçoit, lui, son serviteur, son équipage, & s'empresse à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur ferré ne pouvoit parler; néanmoins ému par le bon accueil de la famille, il leva les yeux sur sa jeune épouse, & lui dit : Fille d'Israël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai-je fait? La jeune fille se mit à pleurer en se couvrant le visage. Puis il dit au pere, rendez-moi ma compagne; rendez-la moi pour l'amour d'elle, pourquoi vivroit-elle seule & délaissée? Quel autre que moi peut honorer comme sa femme celle que j'ai reçu vierge?

Le pere regarda sa fille, & la fille avoit le cœur attendri du retour de son mari. Le pere dit donc à son gendre : mon fils, donnez-moi trois jours; passons ces trois jours dans la joie, & le quatrieme jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévite resta donc trois jours avec son beau-pere & toute sa famille, mangeant & buvant familièrement avec eux : & la nuit du quatrieme jour, se levant avant le soleil, il voulut partir. Mais son beau-pere l'arrétant par la main lui dit : Quoi ! voulez-vous partir à jeûn ? Venez fortifier votre estomac, & puis vous partirez. Ils se mirent donc à table, & après avoir mangé & bu, le pere lui dit : mon fils, je vous supplie de vous réjoûir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite se levant, vouloit partir ; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il passoit loin de sa retraite, livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le pere ne pouvant se résoudre à s'en séparer engagea sa fille d'obtenir encore cette journée ; & la fille, caressant son mari, le fit rester jusqu'au lendemain.

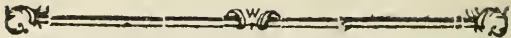
Dès le matin, comme il étoit prêt à

partir, il fut encore arrêté par son beau-pere, qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour; & le tems s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec sa femme & son serviteur, & ayant préparé toute chose; ô mon fils, lui dit le pere; vous voyez que le jour s'avance & que le soleil est sur son déclin. Ne vous mettez pas si tard en route; de grace, réjouissez mon cœur encore le reste de cette journée: demain dès le point du jour vous partirez sans retard: & en disant ainsi, le bon vieillard étoit tout saisi; ses yeux paternels se remplissoient de larmes. Mais le Lévitte ne se rendit point, & voulut partir à l'instant.

Que de regrets coûta cette séparation funeste! Que de touchans adieux furent dits & recommencés! Que de pleurs les sœurs de la jeune fille verserent sur son visage! Combien de fois, elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras! Combien de fois sa mere éplorée, en la ferrant derechef dans les siens, sentit les douleurs d'une nouvelle séparation! Mais son pere en l'embrassant ne pleuroit pas: ses muettes

étreintes étoient mornes & convulsives ; des soupirs tranchans soulevoient sa poitrine. Hélas ! il sembloit prévoir l'horrible sort de l'infortunée. Oh s'il eût su qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût su que ce jour étoit le dernier de ses jours. . . Ils partent enfin , suivis des tendres bénédictions de toute leur famille , & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuse famille , qui dans l'union la plus pure , coule au sein de l'amitié ses paisibles jours , & semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres ! Oh innocence des mœurs , douceur d'ame , antique simplicité , que vous êtes aimables ! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous ? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs ?





CHANT SECOND.

LE jeune Léviste suivoit sa route avec sa femme , son serviteur & son bagage , transporté de joie de ramener l'amie de son cœur , & inquiet du soleil & de la poussiere , comme une mere qui ramene son enfant chez la nourrice , & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite , & ses murs aussi vieux que les siecles , leur offroient un asyle aux approches de la nuit. Le serviteur dit donc à son maître ; vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténèbres nous surprennent , entrons dans la ville des Jébuséens , nous y chercherons un asyle , & demain , poursuivant notre voyage , nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaïse , dit le Léviste , que je loge chez un peuple infidele , & qu'un Cananéen donne le couvert au ministre du Seigneur. Non , mais allons jusques à Gabaa chercher l'hospitalité chez nos fre-

res. Ils laisserent donc Jérusalem derriere eux , ils arriverent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa , qui est de la Tribu de Benjamin. Ils se détournèrent pour y passer la nuit , & y étant entrés , ils allerent s'asseoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un asyle , & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours , ne calomniez pas les mœurs de vos peres. Ces premiers tems , il est vrai , n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y suffisoient pas à tout : mais l'homme avoit des entrailles qui faisoient le reste : l'hospitalité n'étoit pas à vendre , & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls , sans doute , dont les cœurs de fer fussent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des freres ; le voyageur dépourvu de tout , ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement , le Lévite alloit détacher son bagage , pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue ; quand il

apperçut un homme vieux , revenant sur le tard de ses champs & de ses travaux rustiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Éphraïm , & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux , vit un homme & une femme assise au milieu de la place , avec un serviteur , des bêtes de somme & du bagage. Alors s'approchant , il dit au Lévite : Etranger , d'où êtes-vous , & où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem , ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Éphraïm , d'où nous étions venus ; & maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux , du pain , du vin pour moi , pour votre servante , & pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire , il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit ; paix vous soit mon frere : vous ne resterez point dans la place , si quelque chose vous manque , que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena
dans

dans sa maison, fit décharger leur équipage, garnir le râtelier pour leurs bêtes; & ayant fait laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de Patriarches, simple & sans faste, mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (*) promise à un jeune homme du pays, & que dans la gaieté d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, & criant au vieillard d'un ton menaçant : livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs, que sa beauté nous paye le prix de cet asyle, & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place, &, par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour

(*) Dans l'usage antique, les femmes de la maison n'étoient pas à table avec leurs hôtes, quand c'étoient des hommes; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y étoient avec elles.

lui faire violence ; mais ils avoient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit , & ayant su que le vieillard lui avoit donné retraite , ils accouroient fans justice & fans honte , pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard entendant ces forcenés , se trouble , s'effraye , & dit au Lévite : nous sommes perdus. Ces méchans ne sont pas des gens que la raison ramene , & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il se prosterne , & levant au Ciel ses mains pures de toute rapine , il leur dit : Oh mes freres ! quels discours avez - vous prononcés ? Ah ! ne faites pas ce mal devant le Seigneur ; n'outragez pas ainsi la nature , ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écouloient point , & que prêts à le maltraiter lui-même , ils alloient forcer la maison , le vieillard au désespoir prit à l'instant son parti , & faisant signe de la main pour se faire entendre au milieu du tumulte , il reprit d'une voix plus forte : non , moi vivant un tel forfait ne déshonorerà point mon hôte & ne fouillera point

ma maison : mais, écoutez, hommes cruels, les supplications d'un malheureux pere. J'ai une fille encore vierge, promise à l'un d'entre vous ; je vais l'amener pour vous être immolée, mais seulement que vos mains sacrileges s'abstiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors, sans attendre leur réponse, il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le Lévite, que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile, se réveillant à ce déplorable aspect, prévient le généreux vieillard ; s'élançe au-devant de lui, le force à rentrer avec sa fille, & prenant lui-même sa compagne bien aimée, sans lui dire un seul mot, sans lever les yeux sur elle, l'entraîne jusqu'à la porte, & la livre à ces maudits. Aussi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié ; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes g'acées un troupeau de loups affamés surprend une foible genisse, se jette sur elle & la déchire, au retour de l'abreuvoir. Oh misérables, qui détruisez votre espece par les plaisirs destinés à la reproduire,

comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces desirs ? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumière , ses traits effacés , son visage éteint ; la pâleur de la mort a couvert ses joues , les violettes livides en ont chassé les roses , elle n'a plus de voix pour gémir , ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages : Hélas ! elle est déjà morte ! Barbares , indignes du nom d'hommes ; vos hurlemens ressemblent aux cris de l'horrible Hyène , & comme elle , vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanières ayant dispersé ces brigands , l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard , elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus sur le seuil. Cependant , après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte d'imprécations & de pleurs , le Lévitte prêt à sortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré ! Il élève un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime : puis , adressant la parole à la jeune fille ;

leve-toi, lui dit-il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre : viens, ô ma compagne ! je suis cause de ta perte, je ferai ta consolation : périsse l'homme injuste & vil qui jamais te reprochera ta misère ; tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il se trouble, son cœur saisi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef, il regarde, il la touche ; elle n'étoit plus. O fille trop aimable, & trop aimée ! c'est donc pour cela que je t'ai tiré de la maison de ton pere ? Voilà donc le sort que te préparoit mon amour ? Il acheva ces mots prêt à la suivre, & ne lui survéquit que pour la venger.

Dès cet instant, occupé du seul projet dont son ame étoit remplie il fut sourd à tout autre sentiment ; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui se change en fureur. L'aspect même de ce corps, qui devoit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil sec & sombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de désespoir. Aidé de son serviteur, il le charge

sur sa monture & l'emporte dans sa maison. Là, sans hésiter, sans trembler, le barbare ose couper ce corps en douze pieces; d'une main ferme & sûre il frappe sans crainte, il coupe la chair & les os, il sépare la tête & les membres, & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précède à Maspha, déchire ses vêtemens, couvre sa tête de cendres, se prosterne à mesure qu'ils arrivent, & réclame à grands cris la justice du Dieu d'Israël.



CHANT TROISIEME.

CE P E N D A N T vous eussiez vu tout le Peuple de Dieu, s'émouvoir, s'assembler, sortir de ses demeures, accourir de toutes les Tribus à Maspha devant le Seigneur, comme un nombreux essaim d'abeilles se rassemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un seul homme depuis Dan jusqu'à Beerfabée, & depuis Galaad jusqu'à Maspha.

Alors le Lévite s'étant présenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'assemblée sur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainsi :
« Je suis entré dans Gabaa ville de Benjamin avec ma femme pour y passer
» la nuit; & les gens du pays ont entouré la maison où j'étois logé, voulant m'outrager & me faire périr. J'ai
» été forcé de livrer ma femme à leur
» débauche, & elle est morte en sortant
» de leurs mains. Alors j'ai pris son corps,

» je l'ai mis en pieces, & je vous les ai
 » envoyées à chacun dans vos limites.
 » Peuple du Seigneur; j'ai dit la vérité;
 » faites ce qui vous semblera juste devant
 » le Très-haut. »

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri, mais éclatant, mais unanime : Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers. Vive l'Eternel ! nous ne rentrerons point dans nos demeures, & nul de nous ne retournera sous son toit que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : béni soit Israël qui punit l'infamie & venge le sang innocent ! Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle ; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots, il tomba sur sa face, & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés & mis dans le même sépulcre, & tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un serment solennel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux

portant armes, & l'on choisit dix de cent, cent de mille, & mille de dix mille, la dixième partie du peuple entier, donc on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant: quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin? Et le Seigneur répondit; c'est le sang de Juda qui crie vengeance; que Juda soit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs freres, ils envoyerent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, lesquels dirent aux Benjamites. Pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, & que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Mafpha, ni la résolution qu'on y avoit prise; s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. ils

n'écouterent point l'exhortation de leurs freres , & , loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient , ils sortirent en armes de toutes les villes de leurs partages , & accoururent à la défense de Gabaa , sans se laisser effrayer par le nombre , & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt - cinq mille hommes tirant l'épée , outre les habitans de Gabaa , au nombre de sept - cents hommes bien aguerris , maniant les armes des deux mains avec la même adresse , & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu , sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs vint camper devant Gabaa , comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant fortis en bon ordre , l'attaquent , la rompent , la poursuivent avec furie , la terreur les précède & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée , & les champs de Rama se couvrir de cadavres , comme les sables d'Elath se couvrent de nuées de

fauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat : mais leurs freres ne se découragerent point, & se fiant à leur force & à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, & pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit; allez & combattez; votre devoir dépend-il de l'événement?

Comme ils marchaient donc vers Gabaa; les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défièrent, & les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors le peuple vint derechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur, & jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton

peuple , épargné tant de fois dans ta juste colere , périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein ? Puis s'étant présentés devant l'Arche redoutable , & consultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinées fils d'Eléazar , ils lui dirent : marcherons-nous encore contre nos freres , ou laisserons-nous en paix Benjamin ? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez , & ne vous fiez plus en votre nombre , mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît ; demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat , & ne s'y présentent plus en forcenés , mais en hommes sages & braves qui savent vaincre sans fureur , & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derriere le côteau de Gabaa , & se rangent en bataille avec le reste de leur armée , ils attirent loin de la ville les Benjamites ; qui , sur leurs premiers succès , pleins d'une confiance trom-

peuse fortent plutôt pour les tuer que pour les combattre ; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cède & recule à dessein devant eux ; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa , & crient en s'animant au carnage ; ils tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles , qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs , armé du glaive exterminateur.

Cependant le corps de troupes caché derrière le coteau , sort de son embuscade en bon ordre , au nombre de dix mille hommes , & s'étendant autour de la Ville , l'attaque , la force , en passe tous les habitans au fil de l'épée , puis élevant une grande fumée , il donne à l'armée le signal convenu , tandis que le Benjamite acharné , s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant apperçu le signal , firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites , surpris de voir les bataillons d'Israël se former , se développer , s'étendre , fondre sur eux , commencèrent à perdre courage , & tournant

le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints, & fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés; poursuivis, tués, foulés aux pieds; tandis que divers détachemens entrant dans les Villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere & de meurtre; presque toute la Tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël; savoir, dix-huit mille hommes dans leur premiere retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau, cinq mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, & le reste dans les places qui furent brûlées, & dont tous les habitans hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fît grace à aucun: en sorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile; & maintenant moissonné par la flamme & par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse soli-

tade couverte de cendres & d'offemens.

Six cents hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu échapperent au glaive d'Israël, & se réfugièrent au rocher de Rhimmon, où ils restèrent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs freres, & la misere où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages lui offrant des holocaustes & des actions de grâces; puis élevant sa voix, il pleura; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah! où sont tes promesses, & comment ce mal est-il arrivé à ton peuple qu'une Tribu soit éteinte en Israël? Malheureux humains qui ne savez ce qui vous est bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions; elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre, & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.



CHANT QUATRIÈME.

APRÈS avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere , les enfans d'Israël y chercherent quelque remede qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Emus de compassion pour les six cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon , ils dirent ; que ferons-nous pour conferyer ce dernier & précieux reste d'une de nos Tribus presque éteinte ? Car ils avoient juré par le Seigneur , disant ; si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini & mêle son sang au sang de Benjamin. Alors pour éluder un serment si cruel , méditant de nouveaux carnages , ils firent le dénombrement de l'armée , pour voir si , malgré l'engagement solennel , quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre , & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé , regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel ;

s'étoit

s'étoit refusée à des vengeances plus atroces que le forfait, sans considérer que le parjure & la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas ! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent & exécutèrent cet ordre effroyable ; allez, exterminatez Jabès de Galaad & tous ses habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les seules filles vierges que vous amenez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands ; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relevent avec une impétuosité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimon ; & ils revinrent parmi leurs freres. Leur retour ne fut point un retour de joie,

ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés ; la honte & le remords couvroient leurs visages , & tout Israël consterné , poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites , de laquelle Jacob avoit dit : « Ben-jamin est un loup dévorant ; au matin il déchirera sa proie , & le soir il partagera le butin ».

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour , & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient ; il ne s'en trouva que quatre cents , & on les donna à autant de Benjamites , comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides , dont on vient d'égorger les freres , les peres , les meres devant leurs yeux , & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran , que l'homme opprime ou qu'il adore , & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être , qu'en le laissant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient , il restoit deux cents hommes à pourvoir , & ce

peuple, cruel dans sa pitié même & à qui le sang de ses frères coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves, lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : hommes Israélites, écoutez l'avis d'un de vos frères. Quand vos mains se laisseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solemnité de l'Éternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin ; Allez, & mettez des embûches aux vignes : puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes, alors vous les envelopperez, & ravissant chacun sa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les peres ou les frères des jeunes filles viendront se plaindre à nous, nous leur dirons ; ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs frères ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre & ne pouvant leur donner nos filles contre le serment, nous serons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi

qu'il leur fut dit , & lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser , ils s'élançerent & les environnerent. La craintive troupe fuit , se disperse ; la terreur succede à leur innocente gaîté ; chacune appelle à grands cris ses compagnes , & court de toutes ses forces. Les ceps déchirent leurs voiles , la terre est jonchée de leurs parures , la course anime leur teint & l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés où courez-vous ? En fuyant l'oppresser qui vous poursuit vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la sienne , & s'efforçant de l'appaiser l'effraye encore plus par ses caresses que par sa violence. Au tumulte qui s'éleve , aux cris qui se font entendre au loin tout le peuple accourt ; les peres & meres écartent la foule , & veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorisés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix ; & le peuple , ému de compassion pour les Benjamites s'intéresse en leur faveur.

Mais les peres , indignés de l'outrage fait à leurs filles , ne cessent point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence , des filles d'Israël feront-elles assier-

vies & traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur? Benjamin nous fera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen? Où est la liberté du peuple de Dieu? Partagée entre la justice & la pitié, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté & décideront elles-mêmes de leur fort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, & tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussitôt elles s'échappent & fuient toutes ensemble, ils les suivent, leur tendent les bras, & leur crient; filles de Silo, ferez-vous plus heureuses avec d'autres? Les restes de Benjamin font-ils indignes de vous fléchir? Mais plusieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens secrets, palpitoient d'aïse d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mere qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise, & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler; la course & l'éraotion

l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite aperçoit ce transport, ce coup-d'œil ; il devine tout, il gémit & prêt à se retirer il voit arriver le pere d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, & la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur ; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours : mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton pere doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes freres ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable pere. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder, & se retournant à l'instant demimorte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute , ô Axa , lui dit-il , mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi , je ne ferai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête , jamais le vin n'a mouillé mes lèvres , mon corps est aussi pur que mon cœur : Prêtres du Dieu vivant , je me voue à son service ; recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt , comme par une inspiration subite , toutes les filles , entraînées par l'exemple d'Axa imitent son sacrifice , & renonçant à leurs premières amours se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect il s'éleve un cri de joie au milieu du Peuple. Vierges d'Ephraïm , par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos peres : il est encore des vertus en Israël.



L E T T R E S

A S A R A.

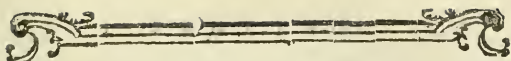
Jam nec spes animi credula mutui.

Hor.

AVERTISSEMENT.

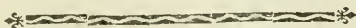
ON comprendra sans peine comment une espece de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit si un Amant d'un demi - siecle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout âge , qu'un Barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre Lettres d'Amour , & intéresser encore les honnêtes gens , mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons , on peut les sentir en lisant ces Lettres ; après leur lecture , on en jugera.





LETTRES

A SARA.



PREMIERE LETTRE.

TU lis dans mon cœur, jeune Sara ; tu m'as pénétré, je le fais, je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air satisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprisantes agaceries, je vois que tu jouis en secret de ma misere, tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara, je suis à plaindre, mais je ne suis point à railler : je ne suis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge, qu'en aimant je me sens indigne de plaire, & que la fatale illusion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu

es, fans m'empêcher de me voir tel que je suis. Tu peux m'abuser sur tout, hormis sur moi-même : tu peux me persuader tout au monde, excepté que tu puisses partager mes feux insensés. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois ; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus, & j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore ; oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente, si tu l'oses, dem'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, & dans son extravagant délire, s' imagine avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flatte pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris, si tu veux, de ma faiblesse ; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion , parce que l'humiliation est toujours cruelle , & que le dédain est dur à supporter : mais ma passion ; toute folle qu'elle est , n'est point emportée ; elle est à la fois vive & douce comme toi. Privé de tout espoir , je suis mort au bonheur & ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs ; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes , ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon Rival même si tu l'aimois ; si tu ne l'aimois pas , je voudrois qu'il pût mériter ton amour ; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuse. C'est le seul desir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime & sois aimée , ô Sara. Vis contente , & je mourrai content.



S E C O N D E L E T T R E .

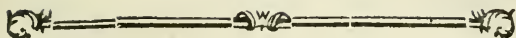
PUISQUE je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre ; mais je saurai m'arrêter, foyez - en sûre ; & c'est la manière dont vous m'aurez traité durant mon délire, qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en ferai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez, je le fais ; vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fautive, & la simplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être : vous voulez me donner en spectacle à vous - même

peut-être à d'autres, & vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer, dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre; je le fais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le livre où je l'avois mise; je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble séducteur & cruel qui peut-être est encore un de vos pièges, & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore? Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir! Je sortis pourtant, je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné ! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniser ! mais daigner tyranniser un amant grison, feroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence ; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me désoles sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée ; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songeois plus. Quoi ! je suis donc nul pour toi ? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention ? Ah ! où est cette douceur que tes yeux promettent ? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer ? Barbare ! . . . insensible à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame ; elle ment, tu n'as que de la férocité. Ah Sara ! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.

TROISIEME



TROISIEME LETTRE.

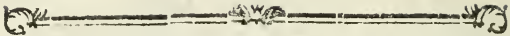
ENFIN, rien ne manque plus à ma honte, & je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance ? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi ! j'ai fait l'amour en jeune-homme ? j'ai passé deux heures aux genoux d'un enfant ? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes ? j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans ? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage ? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes tristes réflexions ! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante ! Ah, je n'ai donc vécu que pour me déshonorer ! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes : mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me

plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur se souleve & s'irrite; mais il s'oublie & se perd dans les raviffemens que j'y ai sentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée: tes charmes, tes sentimens, tes discours remplissoient, formoient tout mon être: j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendresse de pere que tu me demandois d'un ton si touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même: tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantoient & me déchiroient, des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misere, & que si j'eusse été plus digne de plaire, je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendrissement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le fais; mais elle en a pour

moi tous les charmes. Quoi ! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux ? j'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes ? O cette larme , quel embrasement dévorant elle a causé ! & je ne ferois pas le plus heureux des hommes ? Ah , combien je le suis au-dessus de ma plus orgueilleuse attente !

Oui , que ces deux heures reviennent sans cesse , qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie. Eh ! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude ? J'étois humilié , j'étois insensé , j'étois ridicule ; mais j'étois heureux , & j'ai goûté dans ce court espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui , Sara , oui , charmante Sara , j'ai perdu tout repentir , toute honte ; je ne me souviens plus de moi ; je ne sens que le feu qui me dévore ; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres ? j'ai pour toi le cœur d'un jeune-homme , & cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces , son sein n'est pas moins embrasé.

*QUATRIEME LETTRE.*

QUOI ! c'étoit vous que je redoutois ; c'étoit vous que je rougissois d'aimer ? O Sara , fille adorable , ame plus belle que ta figure ! si je m'estime désormais quelque chose , c'est d'avoir un cœur fait pour sentir tout ton prix. Oui , sans doute , je rougis de l'amour que j'avois pour toi , mais c'est parce qu'il étoit trop rampant , trop languissant , trop foible , trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux & mon cœur dévorent tes charmes , il y a six mois que tu m'occupes seule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des discours dignes du Ciel sortoient de ta bouche , je croyois voir changer tes traits , ton air , ton port , ta figure ; je ne fais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux , des rayons de lumière sembloient t'entourer. Ah Sara ! si réellement tu n'es pas une mortelle , si

tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égaré, dis-le moi; peut-être il est tems encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas! si je m'abuse dans mes vœux, dans mes transports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offense, apprendsmoi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué, Sara, de toutes les manieres, & si vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un sage dans une jeune fille, & je ne sens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur, si pleine de dignité, de raison, de bienséance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévere; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, & j'espere vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour, je le

fuis par les sentimens qui l'accompagnent. Mon égarement fera auffi court qu'il a été grand, vous me l'avez montré, cela fuffit ; j'en faurai fortir, foyez-en fure : quelque aliéné que je puiffè être, fi j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des cenfures vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je fais me le dire ; je fais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné, & fi j'ai pu faire une baffeffe fans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte & me cachoient vos dangers. Hélas ! quels dangers ? Je n'étois pas affez vain pour en fuppofer, je n'imaginois pas pouvoir tendre un piege à votre innocence, & fi vous euffiez été moins vertueufe, j'étois un fuborneur fans en rien favoir.

O Sara ! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses , & tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes , sa voix me parle & je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs ! Que ne les puis-je oublier moi-même ! Mais non , je le sens , j'en ai pour la vie , & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre , & auquel chaque jour ôte un degré d'espérance & en ajoute un de déraison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi ; mais voici , Sara , ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa jamais , que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule & malheureuse que j'ai pu peut-être empêcher de naître , mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas , j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche : mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste secret. Je suis à l'épreuve de tout ,

hors de vos regards : vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure. Un triomphe si sûr pour vous & si flétrissant pour moi pourroit-il flatter votre belle ame ? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, & laisse au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux secret qui m'est échappé ; il est trop tard , il faut qu'il vous reste , & il est si peu intéressant pour vous qu'il feroit bientôt oublié si l'aveu ne s'en renouvelloit sans cesse. Ah ! je ferois trop à plaindre dans ma misere si jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez , & vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en consoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être , mais connoissez-moi toujours tel que je suis : vous n'aurez plus à censurer mes discours , mais souffrez mes lettres ; c'est tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une Divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes ; votre présence purifiera

mon cœur ; je ne craindrai point d'être un séducteur en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre ; je cesserai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel ; & je voudrai n'être plus coupable , quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes Lettres ? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire , & vous ne devez le souffrir jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara , je te donne cette arme , pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret , tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches , ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire ? Bannis-moi , méprise-moi désormais , si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir , je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.



LE

PERSIFLEUR.

1

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



L E

PERSIFLEUR (*).



DÈS qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer ; &, comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très-capable ; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à

(*) Ce morceau devoit être la première feuille d'un écrit périodique projeté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui : l'Auteur en esquissoit la première feuille, & par des événemens imprévus, le projet en demeura-là.

mon désavantage , pour tâcher à leur faveur, d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer : mais actuellement le stratagême seroit trop dangereux , le lecteur , par provision , me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre : or , je le demande à mes chers confreres, est-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de soi ?

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité , & qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction : mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion , même prise comme il faut , tourne presque toute à mon profit. Car remarquez , je vous prie , que si le public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends , on ne peut pas dire , non plus , qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens ; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arriere.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable, & je le confirme par les raisons suivantes, très-capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espèce de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public, mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée, & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, & à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de tems à l'étude des sciences ni à celle des Auteurs anciens. La Physique systématique est depuis long-

tems reléguée dans le pays des Romans ; la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions , & la Géométrie celui de se passer du raisonnement à l'aide de quelques formules.

Quant aux anciens , il m'a semblé que dans les jugemens que j'aurois à porter , la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs ainsi que faisoient jadis nos savans , en substituant frauduleusement , à mon avis qu'ils attendroient , celui d'Aristote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire ; grace à l'esprit de nos modernes , il y a long-tems que ce scandale a cessé & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des Dictionnaires & j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois , je me suis vu en état de décider de tout avec autant d'assurance & d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins tirés de divers Poètes , où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles , en les ménageant avec économie afin qu'ils durent
long-tems ;

long-tems ; je fais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe , & par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes & de sentences philosophiques pour orner mes dissertations quand il sera question de Poésie. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable pour quiconque aspire à la réputation d'Auteur célèbre , de parler pertinemment de toutes les sciences , hors celle dont il se mêle. D'ailleurs je ne sens point du tout la nécessité d'être fort savant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne droit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau , Montfaucon , &c. & être profond dans les Mathématiques , &c. pour juger Tanzaï , Grigri , Angola , Misapouf & autres sublimes productions de ce siècle.

Ma dernière raison , & dans le fond la seule dont j'avois besoin , est tirée de mon objet même. Le but que je me propose dans le travail médité , est de faire l'analyse des ouvrages nouveaux qui paroîtront , d'y joindre mon sentiment & de communiquer l'un & l'autre au public ; or dans tout cela , je ne vois pas la moins

dre nécessité d'être savant ; juger saine-
ment & impartialement , bien écrire , sa-
voir sa langue ; ce font-là , ce me semble ,
toutes les connoissances nécessaires en
pareil cas : mais ces connoissances , qui
est-ce qui se vante de les posséder mieux
que moi & à un plus haut degré ; à la
vérité , je ne saurois pas bien démontrer
que cela soit réellement tout-à-fait comme
je le dis , mais c'est justement à cause de
cela que je le crois encore plus fort : on
ne peut trop sentir soi-même ce qu'on
veut persuader aux autres : ferois-je donc
le premier qui a force de se croire un
fort habile homme l'auroit aussi fait croire
au public , & si je parviens à lui donner
de moi une semblable opinion , qu'elle
soit bien ou mal fondée , n'est-ce pas pour
ce qui me regarde à-peu-près la même
chose dans le cas dont il s'agit ?

On ne peut donc nier que je ne sois
très-fondé à m'ériger en Aristarque , en
juge souverain des ouvrages nouveaux ,
louant , blâmant , critiquant à ma fantaisie
sans que personne soit en droit de me
taxer de témérité , sauf à tous & un cha-
cun de se prévaloir contre moi du droit

de représailles que je leur accorde de très-grand cœur, desirant seulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même manière & dans le même sens que je m'avise d'en dire du bien.

C'est par une suite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adversaires, je déclare que toute critique ou observation personnelle sera pour toujours bannie de mon journal : ce ne sont que des livres que je vais examiner, le mot d'Auteur ne sera pour moi que l'esprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, & j'avertis positivement que je ne m'en servirai jamais dans un autre sens; de sorte que si, dans mes jours de mauvaise humeur, il m'arrive quelquefois de dire: voilà un sot, un impertinent écrivain, c'est l'ouvrage seul qui sera taxé d'impertinence & de sottise, & je n'entends nullement que l'Auteur en soit moins un génie du premier ordre, & peut-être même un digne Académicien. Que fais-je, par exemple, si l'on ne s'avisera point de régaler mes feuillets des épithètes dont je viens de parler: or on

voit bien d'abord que je ne cesserai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent paroîtroit un peu vague si je n'ajoutois rien pour exposer plus nettement mon projet & la maniere, dont je me propose de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur sur certaines particularités de mon caractère qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux mots, en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même : c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singulière ; elle est telle dans mon esprit qu'elle influe de tems à autre jusques sur mes sentimens. Quelquefois je suis un dur & féroce misanthrope ; en d'autres momens, j'entre en extase au milieu des charmes de la société & des

délices de l'amour. Tantôt je suis austere & dévot, & pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces saintes dispositions : mais je deviens bientôt un franc libertin, & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes sens que de ma raison, je m'abstiens constamment d'écrire dans ces momens-là : c'est sur quoi il est bon que mes lecteurs soient suffisamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choses que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un Caméléon, une femme sont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute espérance de me reconnoître quelque jour à mon caractère : car ils me trouveront toujours sous quelque forme particuliere qui ne sera la mienne que pendant ce moment-là, & ils ne peuvent pas même espérer de me reconnoître à ces changemens; car comme ils n'ont point de période fixe, ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre, & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même

qui fait le fond de ma constitution. Bien plus; le retour des mêmes objets renouvelé ordinairement en moi, des dispositions semblables à celles où je me suis trouvé la première fois que je les ai vus, c'est pourquoi je suis assez constamment de la même humeur avec les mêmes personnes. De sorte qu'à entendre séparément tous ceux qui me connoissent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractère : mais, allez aux derniers éclaircissemens, l'un vous dira que je suis badin, l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte; en un mot, autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard qu'étant un jour abordé par deux personnes à la fois, avec l'une desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, & plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me sentis si puissamment agité que je fus contraint de les quitter brusquement de peur que le contraste des passions opposées ne me fît tomber en syncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en

moi certaines dispositions dominantes & certains retours presque périodiques qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif, en un mot, qu'à moi-même : c'est à-peu-près ainsi que toutes les vicissitudes & les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles & quelques phénomènes qu'ils ont réduits en règle pour prédire à-peu-près le tems qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet, par exemple, à deux dispositions principales qui changent assez constamment de huit en huit jours, & que j'appelle mes ames hebdomadaires ; par l'une je me trouve sagement fou, par l'autre follement sage, mais de telle manière pourtant que la folie l'emportant sur la sagesse dans l'un & dans l'autre cas, elle a sur-tout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage ; car alors, le fond de toutes les matières que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entièrement absorbé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours soin de l'ha-

billier. Pour mon ame folle elle est bien plus sage que cela, car bien qu'elle tire toujours de son propre fond le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, & tant de force dans ses raisonnemens & dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne differe presque en rien de la sagesse. Sur ces idées que je garantis justes ou à-peu-près, je trouve un petit problème à proposer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille ?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de sages & graves dissertations, on y en verra sans doute, & où seroit la variété : mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphysique, il ne me prenne tout-d'un-coup une faillie extravagante, & qu'emboitant mon lecteur dans l'Icosaëdre de Bergerac, je ne le transporte tout-d'un-coup dans la lune ; tout comme à propos de l'Arioste & de l'Hypogriphe, je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reste, toutes matieres seront de ma

compétence , j'étends ma juridiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse ; je m'arrogerai même , quand le cas y écherra , le droit de révision sur les jugemens de mes confreres ; & non content de me soumettre toutes les Imprimeries de France , je me propose aussi de faire de tems en tems de bonnes excursions hors du Royaume , & de me rendre tributaires l'Italie , la Hollande & même l'Angleterre , chacune à son tour , promettant foi de voyageur , la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se fonce , sans doute , assez peu des détails que je lui fais ici de moi & de mon caractère , j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne ; c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me persifler moi-même , j'aurai tout le tems de persifler les autres , j'ouvrirai les yeux , j'écrirai ce que je vois , & l'on trouvera que je me ferai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux Auteurs que je pourrois maltraiter à tort ,

& au public de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne fera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs ; je fais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs , pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confreres : c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu , ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison & ne dire que la vérité : de sorte que suivant l'étendue de mes lumieres & la disposition de mon esprit on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant & badin , tantôt un censeur sévère & bourru , non pas un satirique amer ni un puéril adulateur. Les jugemens peuvent être faux ; mais le juge ne fera jamais inique.



L'ENGAGEMENT

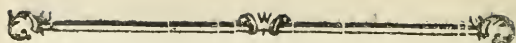
T É M É R A I R E ,

COMÉDIE EN VERS.



AVERTISSEMENT.

R I E N n'est plus plat que cette Piece. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle , à cause de la gaîté du troisieme Acte & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours , grace à la tranquillité & au contentement d'esprit , où je vivois alors sans connoître l'art d'écrire & sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Édition générale , j'espere avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage , sinon je laisse à ceux que j'aurai chargé de cette entreprise le soin de juger de ce qu'il convient , soit à ma mémoire , soit au goût présent du Public.



ACTEURS.

DORANTE, }
VALERE, } Amis.

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Cousine d'Isabelle.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

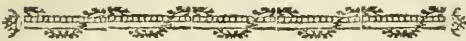
UN LAQUAIS.

La Scène est dans le château d'Isabelle.

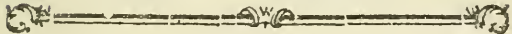


L'ENGAGEMENT

TÉMÉRAIRE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc, enfin, ferrer des
nœuds si doux :

Valere, à son retour, doit être votre
époux,

Vous allez être heureuse. Ah ! ma chère
Eliante !

ELIANTE.

Vous soupirez ? Hé bien ! Si l'exemple
vous tente,

108 L'ENGAGEMENT

Dorante vous adore & vous le voyez bien ;
Pourquoi gêner votre cœur & le sien ?
Car, vous l'aimez un peu : du moins , jè
le soupçonne.

ISABELLE :

Non , l'hymen n'aura plus de droits sur
ma personne ,
Cousine ; un premier choix m'a trop mal
réussi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faisant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux suivre la loi que j'ai su me pres-
crire ;
Ou du moins Car Dorante a voulu
me séduire ,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon
cœur.
Serois-je donc ainsi la dupe d'un trompeur ,
Qui par le succès même en seroit plus
coupable ?
Et qui l'est trop , peut-être.

ELIANTE.

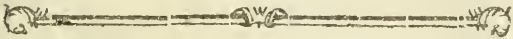
Il est donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impu-
nément.

Il vient. Eloignons - nous , ma Cousine ,
un moment.

Il n'est pas de son but aussi près qu'il le
pense ,
Et je veux à loisir méditer ma vengeance.



S C E N E II.

D O R A N T E.

E L L E m'évite encor ! Que veut dire
ceci ?

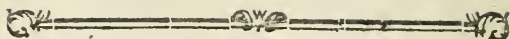
Sur l'état de son cœur quand ferai - je
éclairci ?

Hazardons de parler Son humeur
m'épouvante. . . .

Carlin connoît beaucoup sa nouvelle Sui-
vante ;

Je veux *Il apperçoit Carlin.* Carlin ?





SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château ?

CARLIN.

Oui , depuis fort long-tems.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il est beau !

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau , très-beau , plus beau qu'on
ne peut être.

Que diable !

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenois le maître ;
T'y plairois-tu ?

CARLIN.

Selon ; s'il nous restoit garni,

Cuisine foisonnante, & cellier bien fourni.
 Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante.
 Pour ceux du sieur Carlin, Lifette la Sui-
 vante :

Mais, oui, je m'y plairois.

D O R A N T E.

Tu n'es pas dégoûté.

Hé bien, réjouis-toi, car il est.....

C A R L I N.

acheté ?

D O R A N T E.

Non, mais gagné bientôt.

C A R L I N.

Bon ! par quelle aventure ?

Isabelle n'est pas d'âge ni de figure

A perdre ses châteaux en quatre coups de
 dé.

D O R A N T E.

Il est à nous, te dis-je, & tout est décidé

Déjà dans mon esprit.....

C A R L I N.

Peste ! la belle emplette !

Résolue à part-vous ? c'est une affaire faite,

Le château déformais ne sauroit nous man-
 quer.

D O R A N T E.

Songez à me seconder au lieu de te moquer.

C A R L I N.

Oh ! Monsieur , je n'ai pas une tête si vive ;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative ,
Que mon esprit grossier toujours dans
l'embarras ,

Ne fait jamais jouir des biens que je n'ai
pas :

Je ferois un Crésus sans cette mal-adresse.

D O R A N T E.

Sais-tu mon tendre ami , qu'avec ta gen-
tillesse

Tu pourrois bien , pour prix de ta moralité ;
Attirer sur ton dos quelque réalité ?

C A R L I N.

Ah ! de moraliser je n'ai plus nulle envie ;
Comme on te traite , hélas ! pauvre phi-
losophie !

Çà , vous pouvez parler ; j'écoute sans
souffler.

D O R A N T E.

Apprends-donc un secret qu'à tous il faut
céler ,

Si tu le peux , du moins.

C A R L I N.

Rien ne m'est plus facile.

D O R A N T E.

Dieu le veuille ! En ce cas tu pourras
m'être utile.

T É M É R A I R E. 213

C A R L I N.

Voyons.

D O R A N T E.

J'aime Isabelle.

C A R L I N.

Oh ! quel secret ! Ma foi
je le favois fans vous.

D O R A N T E.

Qui te l'a dit ?

C A R L I N.

Vous :

D O R A N T E.

Moi ?

C A R L I N.

Oui, vous : vous conduisez avec tant de
mystere

Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant
à les faire,

Vos airs mystérieux, tous vos tours &
retours

En instruisent bientôt la ville & les faux-
bourgs.

Passons. A votre amour la Belle répond-
elle ?

D O R A N T E.

Sans doute.

C A R L I N.

Vous croyez être aimé d'Isabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de
vos feux ?

D O R A N T E.

Parbleu ! Messieu Carlin, vous êtes curieux !

C A R L I N.

Oh ! ce ton-là , ma foi , sent la bonne
fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer
plus d'une ,
Vous le savez fort bien.

D O R A N T E.

Je suis sûr de mon fait ;
Isabelle en tout lieu me fuit.

C A R L I N.

Mais en effet
C'est de sa tendre ardeur une preuve const-
tante !

D O R A N T E.

Ecoute jusqu'au bout. Cette veuve char-
mante
A la fin de son deuil déclara sans retour
Que son cœur pour jamais renonçoit à
l'amour.
Presque dès ce moment mon ame en fut
touchée ;

Se la vis , je l'aimai ; mais toujours attachée

Au vœu qu'elle avoit fait , je sentis qu'il faudroit

Ménager son esprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie ,

Et réglant mes discours sur sa philosophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ses amusemens je fus mis de moitié.

C A R L I N .

Peste ! ceci va bien. En amusant les belles
On vient au sérieux. Il faut rire auprès
d'elles ;

Ce qu'on fait en riant est autant d'avancé.

D O R A N T E .

Dans ces ménagemens plus d'un an s'est
passé.

Tu peux bien te douter qu'après toute
une année

On est plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux se passent entre
amis

Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or , depuis quelque tems j'apperçois
qu'Isabelle

Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.

Sa cousine toujours me reçoit de même
œil ;

Mais sous l'air affecté d'un favorable ac-
cueil ,

Avec tant de réserve Isabelle me traite ,
Qu'il faut , ou qu'en secret prévoyant sa
défaite ,

Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu ,
Ou que d'un autre amant elle approuve
le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez - vous qui pût ici lui
p'aïre ?

Il n'entre en ce Château que vous seul &
Valere ,

Qui près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir son feu cou-
ronné.

DORANTE.

Moi donc , n'appercevant aucun rival à
craindre ,

Ne dois - je pas juger que , voulant se con-
traindre ,

Isabelle aujourd'hui cherche à m'en im-
poser

Sur le progrès d'un feu qu'elle veut dé-
guiser.

Mais avec quelque soin qu'elle cache sa
flâme ,

Mon cœur a pénétré le secret de son ame ,
Ses yeux ont sur les miens lancé ces traits
charmans ,

Présages fortunés du bonheur des amans.

Je suis aimé , te dis-je , un retour plein de
charmes

Paye enfin mes soupirs , mes transports &
mes larmes.

C A R L I N.

Economisez mieux ces exclamations ;

Il est , pour les placer , d'autres occasions
Où cela fait merveille. Or , quant à notre
affaire ,

Je ne vois pas encor ce que mon ministere ,
Si vous êtes aimé , peut en votre faveur ;
Que vous faut-il de plus ?

D O R A N T E.

L'aveu de mon bonheur.

Il faut qu'en ce Château..... Mais j'ap-
perçois Lifette.

Va m'attendre au logis. Sur-tout , bouche
discrete.

C A R L I N.

Vous offensez , Monsieur , les droits de
mon métier.

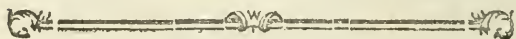
On doit choisir son monde & puis s'y
confier.

DORANTE, *le rappelant.*

Ah ! j'oubliois.... Carlin ? j'ai reçu de
Valere

Une Lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas , il arrive aujourd'hui ,

S'il vient , cours aussi-tôt m'en avertir ici.



S C E N E I V.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH ! c'est toi belle enfant ? Et bon jour
ma Lisette ,

Comment vont les galans ? A ta mine co-
quette

On pourroit bien gager au moins pour
deux ou trois :

Plus le nombre en est grand & mieux on
fait son choix.

LISETTE.

Vous me prêtez , Monsieur , un petit ca-
ractere ,

Mais fort joli, vraiment.

D O R A N T E.

Bon, bon! point de colere.
Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux
de toi ?

L I S E T T E.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à mer-
veilles,
Et vos galans discours enchantent les
oreilles.

Mais au fait, croyez-moi.

D O R A N T E.

Parbleu! tu me ravis,
Feignant de vouloir l'embrasser.
J'aime à te prendre au mot.

L I S E T T E.

Tout doux, Monsieur!

D O R A N T E.

Tu ris

Et je veux rire aussi.

L I S E T T E.

Je le vois. Malepeste!
Comme à m'interpréter, Monsieur, vous
êtes leste!
Je m'entends autrement, & fais qu'auprès
de nous

Ce jargon séduisant de Messieurs tels que
vous ,

Montre , par ricochet , où le discours
s'adresse.

DORANTE.

Quoi ! tu penserois donc qu'épris de ta
maîtresse.....

LISETTE.

Moi ? je ne pense rien , mais si vous m'en
croyez.

Vous porterez ailleurs des feux trop mal
payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah ! je l'avois prévu ! l'ingrate a vu ma
flâme ,

Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans
mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela ?

DORANTE.

Qui me l'a dit ! c'est toi.

LISETTE.

Moi ? je n'y songe pas.

DORANTE.

Comment ?

LISETTE.

Non , par ma foi !

D O R A N T E.

Et ces feux mal payés est-ce un rêve ? est-ce
un conte ?

L I S E T T E.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu
vous monte !

Je ne m'y frotte plus.

D O R A N T E.

Ah ! daigne m'éclaircir.

Quel plaisir peux-tu prendre à me faire
souffrir ?

L I S E T T E.

Et pourquoi si long-tems, vous, me faire
mystere

D'un secret dont je dois être dépositaire ?

J'ai voulu vous punir par un peu de fouci.

Isabelle n'a rien apperçu jusqu'ici.

à part. haut.

C'est mentir. Mais gardez qu'elle ne vous
soupçonne ;

Car je doute en ce cas que son cœur vous
pardonne.

Vous ne sauriez penser jusqu'où va sa
fierté.

D O R A N T E.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

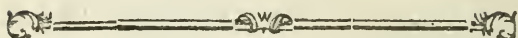
L I S E T T E.

Elle vient. Essayez de lire dans son ame,
Et sur-tout avec soin cachez-lui votre
flâme;

Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

D O R A N T E.

Hélas ! tant de lenteur me met au dé-
sespoir.



S C E N E V.

I S A B E L L E , D O R A N T E , L I S E T T E.

I S A B E L L E.

AH ! Dorante, bon jour. Quoi ! tous
deux tête-à-tête !

Eh mais ! vous faisiez donc votre cour à
Lisette ?

Elle est vraiment gentille & de bon en-
retien.

D O R A N T E.

Madame, il me suffit qu'elle vous appar-
tient.

Pour rechercher en tout le bonheur de lui
plaire.

I S A B E L L E .

Si c'est-là votre objet, rien ne vous reste
à faire ,

Car Lisette s'attache à tous mes sentimens :

D O R A N T E .

Ah ! Madame !

I S A B E L L E .

Oh ! sur-tout , quittons les complimens ,
Et laissons aux amans ce vulgaire langage .

La sincere amitié de son froid étalage

A toujours dédaigné le fade & vain secours :

On n'aime point assez quand on le dit tou-
jours .

D O R A N T E .

Ah ! du moins une fois , heureux qui peut
le dire .

L I S E T T E , *bas* .

Taisez-vous donc , jaseur .

I S A B E L L E .

J'oserois bien prédire

Que , sur le ton touchant dont vous vous
exprimez ,

Vous aimerez bientôt , si déjà vous n'aimez :

D O R A N T E .

Moi , Madame ?

I S A B E L L E .

Oui , vous .

DORANTE.

Vous me raillez, sans doute!

LISETTE, *à part.*Oh! ma foi, pour le coup mon homme
est en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des symptomes
d'amour.

DORANTE.

*(haut à Lisette avec affectation.)*Madame, en vérité. . . . Pour lui faire ma
cour,

Faut-il en convenir?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

*Haut à Dorante.*Mais il faut bien, Monsieur, aider au
badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franche-
ment ;

Seriez-vous amoureux ?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de. . . .

DORANTE.

Non vraiment ;

Madame, il me déplaît fort de vous con-
tredire.

ISABELLE.

I S A B E L L E.

Sur ce ton positif je n'ai plus rien à dire :
 Vous ne voudriez pas, je crois, m'en
 imposer.

D O R A N T E.

J'aimerois mieux mourir que de vous
 abuser.

L I S E T T E, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien; j'en suis assez
 contente.

I S A B E L L E.

Ainsi donc, votre cœur, qu'aucun objet
 ne tente,

Les a tous dédaignés, & jusques aujourd'hui
 N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

D O R A N T E, *à part.*

Ciel ! se vit-on jamais en pareille détresse !

L I S E T T E.

Madame, il n'ose pas, par pure politesse ;
 Donner à ce discours son approbation ;
 Mais je fais que l'amour est son aversion.
Bas à Dorante. Il faut ici du cœur.

I S A B E L L E.

Eh bien, j'en suis charmée.
 Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
 Si ne sentant, du moins, nul penchant à
 l'amour,

Vous y voulez pour moi renoncer sans
retour.

L I S E T T E.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien
qu'il ne fasse.

I S A B E L L E.

Vous répondez pour lui ? c'est de mau-
vaïse grace.

D O R A N T E.

Hélas ! j'approuve tout, dictez vos vo-
lontés.

Tous vos ordres par moi feront exécutés.

I S A B E L L E.

Ce ne font point des loix, Dorante, que
j'impose,

Et si vous répugnez à ce que je propose ;
Nous pouvons dès ce jour nous quitter
bons amis.

D O R A N T E.

Ah ! mon goût à vos vœux fera toujours
soutmis.

I S A B E L L E.

Vous êtes complaisant ; je veux être in-
dulgente,

Et pour vous en donner une preuve évi-
dente,

Je déclare à présent qu'un seul jour, un
objet

Doivent borner le vœu qu'ici vous avez
fait.

Tenez pour ce jour seul votre cœur en
défense ;

Evitez de l'amour jusques à l'apparence ;
Envers un seul objet que je vous nom-
merai ;

Résistez aujourd'hui, demain je vous ferai
Un don.....

D O R A N T E, *vivement.*

A mon choix ?

I S A B E L L E.

Soit, il faut vous satisfaire ;
Et je vous laisserai régler votre salaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'hon-
neur,
Je voudrois que le prix fût digne du vain-
queur.

D O R A N T E.

Dieux ! quels légers travaux pour tant de
récompense !

I S A B E L L E.

Oui, mais si vous manquez un moment
de prudence,
Le moindre acte d'amour, un soupir, un
regard,
Un trait de jalousie, enfin, de votre part,

Vous privent à l'instant du droit que je
vous laisse :

Je punirai sur moi votre propre foiblesse ;
En vous voyant alors pour la dernière fois.
Telles sont du pari les immuables loix.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles
alarmes !

Mais quel est donc enfin cet objet plein
de charmes

Dont les attraits pour moi sont tant à re-
douter ?

ISABELLE.

Votre cœur aisément pourra les rebuter ;
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'est ?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui , moi - même.

DORANTE.

Qu'entends - je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette surprise extrême ?

Si le combat avoit moins de facilité ,
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit
coûté.

L I S E T T E.

Mais regardez - le donc ; sa figure est à
peindre !

D O R A N T E , *à part.*

Non, je n'en reviens pas. Mais il faut me
contraindre.

Cherchons en cet instant à remettre mes
sens.

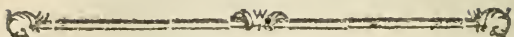
Mon cœur contre soi - même a lutté trop
long - tems ;

Il faut un peu de treve à cet excès de
peine.

La cruelle a trop vu le penchant qui m'en-
traîne ,

Et je ne fais prévoir, à force d'y penser ,
Si l'on veut me punir ou me récompenser.





SCÈNE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le sort me touche l'ame.

Vous vous plaisez par trop à maltraiter sa
flâme,

Et vous le punissez de sa fidélité.

ISABELLE.

Va, Lisette; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.

Quoi ! pendant si long-tems il m'aura pu séduire ?

Dans ses pièges adroits il m'aura su conduire ?

Il aura, sous le nom d'une douce amitié.....

LISETTE.

Fait prospérer l'amour !

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié ?

Il faut que ces trompeurs trouvent dans
nos caprices

Le juste châtement de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils sont amans , ils dépendent de
nous ;

Leur tour ne vient que trop si - tôt qu'ils
sont Epoux !

L I S E T T E.

Ce sont bien, il est vrai, les plus francs
hypocrites !

Ils vous savent long-tems faire les chate-
mites :

Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès
d'eux

Prenons notre revanche.

I S A B E L L E.

en soi-même. Oui, le tour est heureux.
à *Lisette.*

Je médite à Dorante une assez bonne piece
Où nous aurons besoin de toute ton
adresse.

Valere en peu de jours doit venir de
Paris ?

L I S E T T E.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

I S A B E L L E.

Tant mieux , à mon projet cela vient à
merveilles.

L I S E T T E .

Or expliquez-nous donc la ruse sans pareilles.

I S A B E L L E .

Valere & ma Cousine unis d'un même amour

Doivent se marier peut-être dès ce jour;
Je veux de mon dessein la faire confidente.

L I S E T T E .

Que ferez-vous, hélas! de la pauvre Eliante?

Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle est la bonté même; & que peu délié

Son esprit n'est pas fait pour le moindre artifice,

Et moins encor son cœur pour la moindre malice?

I S A B E L L E .

Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet

Demanderoit..... attends..... mais oui voilà le fait.

Nous pouvons aisément la tromper elle-même;

Cela n'en fait que mieux pour notre stratagème.

L I S E T T E.

Mais si Dorante , enfin , par l'amour emporté ,
 Tombe dans quelque piège où vous l'aurez jetté ,
 Vous ne pousserez pas , du moins , la raillerie
 Plus loin que ne permet une plaisanterie ?

I S A B E L L E.

Qu'appelles-tu , plus loin ? Ce sont ici des jeux ,
 Mais dont l'événement doit être sérieux.
 Si Dorante est vainqueur & si Dorante m'aime ,
 Qu'il demande ma main , il l'a dès l'instant même :
 Mais si son foible cœur ne peut exécuter
 La loi que par ma bouche il s'est laissé dicter ;
 Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne ,
 Un éternel adieu va devenir la peine
 Dont je me vengerai de sa séduction ,
 Et dont je punirai son indiscretion.

L I S E T T E.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légère

Pour qui la moindre peine est encor trop sévère ?

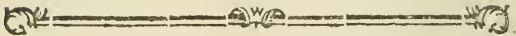
I S A B E L L E.

D'abord, à ses dépens nous nous amuserons,

Puis nous verrons après ce que nous en ferons.



A C T E S E C O N D.



S C E N E P R E M I E R E.

I S A B E L L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

OUI tout a réussi, Madame, par merveilles.

Eliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,

Nous donne bien , je pense , au Diable de bon cœur.

I S A B E L L E.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

L I S E T T E.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?

D'une amie en secret s'approprier l'amant ;
Dame ! attrape qui peut.

I S A B E L L E.

Ah ! très - assurément

Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs. . . .

L I S E T T E.

Vous n'aimez point l'amant qui
fait lui plaire ,

Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah ! qu'on est généreux quand il n'en
coûte rien !

I S A B E L L E.

Non , quand je l'aimerois je ne suis pas
capable. . . .

L I S E T T E.

Mais croyez - vous au fond d'être bien
moins coupable ?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très - malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

Les frais en sont faits, il faut en voir
la fin,

N'est-ce pas ?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fausse lettre.

A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

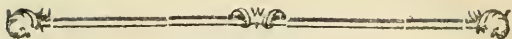
Oh ! vraiment !

Carlin est si nigaud que.....

ISABELLE.

Le voici lui-même.

Rentrons. Il vient à point pour notre stragême.

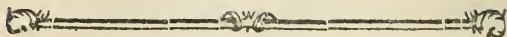


S C E N E II.

C A R L I N.

V A L E R E est arrivé , moi j'accours
à l'instant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ? Hom , qu'il m'en
doit de belles !
On dit qu'au Dieu Mercure on a donné
des aîles ;
Il en faut en effet pour servir un amant ;
S'il ne nourrit son monde assez légèrement
Pour compenser cela. Quelle maudite vie
Que d'être assujettis à tant de fantaisies !
Parbleu ! Ces maîtres-là font de plaisans
sujets !
Ils prennent , par ma foi , leurs gens pour
leurs valets !





SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL que viens-je d'entendre ! &
 qui voudra le croire ?
 Inventat-on jamais perfidie aussi noire ?

CARLIN.

Eliante paroît ; elle a les yeux en pleurs !
 A qui diable en a-t-elle ?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
 Qui pourroit reconnoître Isabelle & Va-
 lere ?

CARLIN.

Ceci couvra à coup sûr quelque nouveau
 mystere.

ELIANTE.

Ah ! Carlin , qu'à propos je te rencontre
 ici !

CARLIN.

Et moi , très-à-propos je vous y trouve
 aussi ,

Madame , si je puis vous y marquer mon zele.

E L I A N T E.

Cours appeller Dorante & dis-lui qu'Isabelle ,
Lifette , & son ami nous trahissent tous trois.

C A R L I N.

Je le cherche moi-même , & déjà par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis est resté pour l'attendre.

E L I A N T E.

Valere ? Ah ! le perfide ! il méprise mon cœur ,
Il épouse Isabelle & sa coupable ardeur ;
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse ;
Outrage en même tems l'honneur & la tendresse.

C A R L I N.

Mais de qui tenez - vous un si bizarre fait ?
Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.

J'étois par pur hazard dans la chambre prochaine ;

Isabelle & Lifette arrangeoient leur complot.

A travers la cloison, jusques au moindre mot

J'ai tout entendu....

CARLIN.

Mais, c'est de quoi me confondre !
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous servir ?

ELIANTE.

Lifette en peu d'instans sûrement doit sortir
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre.

Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante ; il pourra voir
par-là

De tout leur noir complot la trame criminelle ,

Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage est le sien.

CARLIN.

C A R L I N.

Madame, la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de
mon cœur....

Allume dans mon ame.... une telle co-
lere.....

Que mon esprit.... ne peut.... si je
tenois Valere.....

Suffit..... je ne dis rien..... Mais, ou
nous ne pourrons,

Madame, vous servir..... ou nous vous
servirons.

E L I A N T E.

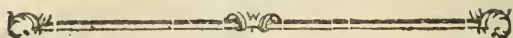
De mon juste retour tu peux tout te pro-
mettre.

Lifette va venir : souviens-toi de la lettre.

Un autre procédé seroit plus généreux ,
Mais contre les trompeurs on peut agir
comme eux.

Faute d'autre moyen pour le faire con-
noître ,

C'est en le trahissant qu'il faut punir un
traître.

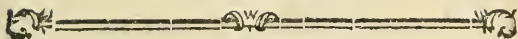


SCENE IV.

CARLIN.

SOUVIENS - TOI ! C'est bien dit : mais
 pour exécuter
 Le vol qu'elle demande , il y faut méditer.
 Lifette n'est pas grue , & le diable m'em-
 porte
 Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne
 forte.
 Je n'y vois qu'embarras. Examinons pour-
 tant
 Si l'on ne pourroit point. Le cas est
 important ;
 Mais il s'agit ici de ne point nous com-
 mettre ,
 Car mon dos C'est Lifette , & j'ap-
 perçois la lettre.
 Eliante , ma foi , ne s'est trompée en rien.





S C E N E V.

CARLIN, LISETTE *avec une Lettre dans le sein.*

LISETTE, *à part.*

VOILA déjà mon drôle aux aguets ;
tout va bien.

CARLIN.

A part. Hazardons l'aventure. *Haut.* Et
comment va, Lifette ?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en ve-
dette,
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrouffer
les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois assez à piller les passans
Qui te ressembleroient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui feroient autant que toi
volables.

L I S E T T E.

Que leur volerois-tu , pauvre enfant , je n'ai rien ?

C A R L I N.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien ;
Par exemple , d'abord je tâcherois de prendre. . . . *essayant d'escamoter la Lettre.*

L I S E T T E.

Fort bien , mais de ma part tâchant de me défendre ,

Vous ne prendriez rien , du moins pour le moment. *Elle met la Lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.*

C A R L I N.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.

Qu'est-ce que cette Lettre ? où vas-tu donc la mettre ?

L I S E T T E , *feignant d'être embarrassée.*

Cette Lettre , Carlin ? Eh ! mais , c'est une Lettre. . . .

Que je mets dans ma poche.

C A R L I N.

Oh ! vraiment ! je le vois :

Mais voudrois-tu me dire à qui. . . . *Il tâche encore de prendre la Lettre.*

L I S E T T E , *mettant la Lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déjà deux fois

Vous avez effayé de la prendre par ruse.

Je voudrois bien savoir....

C A R L I N .

Je te demande excuse ;

Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.

Je voulois seulement savoir si par hazard

Cette Lettre n'est point pour Valere ou

Dorante.

L I S E T T E .

Et si c'étoit pour eux....

C A R L I N .

D'abord , je me présente ;

Ainsi que je ferois même en tout autre cas ,

Pour la porter moi-même & vous sauver

des pas.

L I S E T T E .

Elle est pour d'autres gens.

C A R L I N .

Tu mens ; voyons la Lettre :

L I S E T T E .

Et si vous la donnant , je vous faisois pro-
mettre.

De ne la point montrer , me le tiendriez-
vous ?

C A R L I N.

Oui , Lifette , en honneur , j'en jure à tes genoux.

L I S E T T E.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :

De ne la point montrer on a su me prescrire ,

J'ai promis en honneur.

C A R L I N.

Oh ! c'est un autre point :

Ton honneur & le mien ne se ressemblent point.

L I S E T T E.

Ma foi , Monsieur Carlin , j'en ferois très-fâchée.

Voyez l'impertinent.

C A R L I N.

Ah ! vous êtes cachée !

Je connois maintenant quel est votre motif.

Votre esprit en détours feroit moins inventif ,

Si la Lettre touchoit un autre que vous-même.

Un traître de rival est l'objet du stratagème ,

Et j'ai , pour mon malheur , trop su le pé-
nétrer ,
Par vos précautions pour ne la point mon-
trer.

L I S E T T E.

Il est vrai ; d'un rival devenue amoureuse ;
De vos soins désormais je suis peu cu-
rieuse.

C A R L I N , *en déclamant.*

Oui , perfide , je vois que vous me tra-
hissez.

Sans retour pour mes soins , pour mes tra-
vaux passés.

Quand je vous promenois par toutes les
guinguettes ,

Lorsque je vous aidais à plisser vos cor-
nettes ,

Quand je vous faisois voir la foire ou
l'Opéra ,

Toujours , me disiez-vous , notre amour
durera.

Mais déjà d'autres feux ont chassé de ton ame
Le charmant souvenir de ton ancienne
flâme.

Je sens que le regret m'accable de vapeurs ;
Barbare , ç'en est fait , c'est pour toi que
je meurs.

L I S E T T E.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe en foiblesse.

Pendant que Lisette le soutient & lui fait sentir son flacon, Carlin lui vole la Lettre.
Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse?

C'est moi qui l'assassine. Eh! vite mon flacon;

Sens, sens, mon pauvre enfant. *à part.* Ah! le rusé fripon!

Haut. Comment te trouves-tu?

C A R L I N.

Je reviens à la vie!

L I S E T T E.

De la mienne bientôt ta mort seroit suivie!

C A R L I N.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

L I S E T T E, *à part.*

C'est ma Lettre, coquin, qui t'a ressuscité.

Haut. Avec toi cependant, trop long-tems je m'amuse;

Il faudra que je rêve à trouver quelque excuse,

Et déjà je devrois être ici de retour,

Adieu, mon cher Carlin.

C A R L I N.

Tu t'en vas, mon amour?

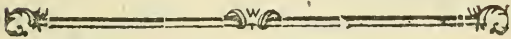
Rassure-moi, du moins, sur ta persévérance.

L I S E T T E.

Et quoi! peux-tu douter de toute ma constance?

A part. Il croit m'avoir dupée, & rit de mes propos.

Avec tout leur esprit les hommes sont des fots.



S C E N E VI.

C A R L I N.

A la fin je triomphe & voici ma conquête.

Ce n'est pas tout; il faut encor un coup de tête :

Car, à Dorante ainsi si je vais la porter ;
 Il la rend aussi-tôt sans la décacheter,
 La chose est immanquable : & cependant
 Valere

Vous lui souffle Isabelle, & sous mon ministère

Je verrai ses appas, je verrai ses écus
Passer en d'autres mains & mes projets
perdus !

Il faut ouvrir la Lettre.... Eh ! oui ; mais
si je l'ouvre ,

Et par quelque malheur que mon vol se
découvre ,

Valere pourroit bien.... la peste soit du
fot !

Qui diable le saura ? moi , je n'en dirai mot :
Lisette aura sur moi quelque soupçon
peut-être :

Et bien , nous mentirons.... Allons , fer-
vons mon maître ,

Et contentons sur-tout ma curiosité.

La cire ne tient point : tout est déjà sauté :

Tant mieux : la refermer sera chose facile...

Il lit en parcourant.

Diab! voyons ceci.

Il lit.

*Je vous prévins par cette Lettre, mon
cher Valere, supposant que vous arriverez
aujourd'hui, comme nous en sommes con-
venus. Dorante est notre dupe plus que ja-
mais : il est toujours persuadé que c'est à
Eliante que vous en voulez, & j'ai imaginé
là-dessus un stratagème assez plaisant, pour*

nous amuser à ses dépens & l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une espece de pari , par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie , sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus sûrement , je l'accablerai de tendresses outrées , que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à son engagement , il m'autorise à rompre avec lui sans détour ; & s'il l'observe , il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu ; le Notaire est déjà mandé ; tout est prêt pour l'heure marquée , & je puis être à vous dès ce soir.

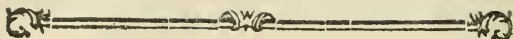
I S A B E L L E.

Tableau , le joli style !

Après de pareils tours on ne dit rien , sinon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou
démon.

Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon
maître !

Quelqu'un vient : c'est lui - même.



SCENE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

Où te tiens-tu donc , traître ?

Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi , je vous cherche aussi ;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici ?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-tems.....

CARLIN.

Donnez-vous patience ;

Si vous montrez en tout la même pétulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours ?

CARLIN.

Ce n'est rien ; seulement à vos tendres
amours.

Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle fotte nouvelle

Viens - tu.....

C A R L I N.

Point de courroux : Je fais bien
qu'Isabelle

Dans le fond de son cœur vous aime uni-
quement ;

Mais, pour nourrir toujours un si doux
sentiment,

Voyez comme de vous elle parle à Valere.

D O R A N T E.

L'écriture, en effet, est de son caractère.

Il lit la Lettre.

Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient
ce billet ?

C A R L I N.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui
l'ai fait.

D O R A N T E.

D'où te vient-il, te dis-je ?

C A R L I N.

A la chere Suivante

Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Eliante.

D O R A N T E.

D'Eliante ! Comment ?

C A R L I N.

Elle avoit découvert.

Toute la trahison qu'arrangeoient de con-
cert

Isabelle & Lifette, &, pour vous en instruire,

Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah! je suis confondu!
Aveuglé que j'étois! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?

On abuse aisément un cœur sans défiance:
Ils se rioient ainsi de ma simplicité!

CARLIN.

Pour moi, depuis long-tems je m'en étois
douté.

Continuellement on les trouvoit ensemble!

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce
me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux cacher
leur jeu:

Mais leurs regards.....?

DORANTE.

Non pas; ils se regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu! voilà l'affaire.

D O R A N T E.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé
 Valere ,
 J'aurois dû voir au ton dont parlant de
 leurs nœuds
 D'Eliante avec art il faisoit l'amoureux ;
 Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner
 le change.

C A R L I N.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange ?
 Mais que fert le regret, & qu'y faire ;
 après tout ?

D O R A N T E.

Rien ; je veux seulement favoir si jus-
 qu'au bout
 Ils oseront porter leur lâche stratagême.

C A R L I N.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin
 vous - même.

D O R A N T E.

Je veux voir Isabelle, & feignant d'ignorer
 Le prix qu'à ma tendresse elle a su préparer ;
 Pour la mieux détester je prétends me con-
 traindre
 Et sur son propre exemple apprendre l'art
 de feindre.
 Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

256 L'ENGAGEMENT
CARLIN va & revient.

Peut-être.....

DORANTE.

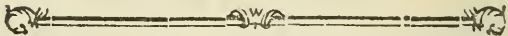
Quoi?

CARLIN:

J'y cours.

DORANTE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. A ses yeux déguisons ma colere;
Qu'elle est charmante ! Hélas ! comment se
peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits?



SCENE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'est plus tems d'af-
fecter désormais
Sur mes vrais sentimens un secret inutile.
Quand la chose nous touche on voit la
moins habile
A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franche-
ment,

Je

Je vous aime, Dorante, & ma flâme sincere
 Quittant ces vains dehors d'une sagesse
 austere

Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
 Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
 Après avoir long-tems vanté l'indifférence,
 Après avoir souffert un an de violence,
 Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte
 pas peu

Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

D O R A N T E.

Il faut en convenir; je n'avois pas l'audace
 De m'attendre, Madame, à cet excès de
 grace.

Cet aveu me confond & je ne puis douter
 Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

I S A B E L L E.

Votre discrétion, vos feux, votre conf-
 tance,

Ne méritoient pas moins que cette récom-
 pense;

C'est au plus tendre amour, à l'amour
 éprouvé,

Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois
 privé.

Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant
 ma colere,

Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire ;
 Et mon exemple seul a pu vous dispenser
 De me cacher un feu qui devoit m'offenser.
 Mais quand à vos regards toute ma flâme
 éclate

Sur vos vrais sentimens peut-être je me
 flatte ,

Et je ne les vois point ici se déclarer ,
 Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'espérer.

DORANTE.

Madame , pardonnez au trouble qui me
 gêne ,

Mon bonheur est trop grand pour le croire
 sans peine.

Quand je songe quel prix vous m'avez
 destiné ,

De vos rares bontés je me sens étonné.
 Mais moins à ces bontés j'avois droit de
 prétendre ,

Plus au retour trop dû vous devez vous
 attendre.

Croyez, sous ces dehors de la tranquillité ;
 Que le fond de mon cœur n'est pas moins
 agité.

ISABELLE.

Non , je ne trouve point que votre air soit
 tranquille ,

Mais il semble annoncer plus de torrens
 de bile ,
 Que de transports d'amour : je ne crois
 pas pourtant ,
 Que mon discours , pour vous , ait eu rien
 d'insultant ,
 Et, sans trop me flatter , d'autres à votre
 place
 L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure
 grace.

D O R A N T E.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
 Avec autant de goût on a de meilleurs
 yeux ,
 Et je ne trouve point, sans doute, en mon
 mérite
 De quoi justifier ici votre conduite :
 Mais, je vois qu'avec moi vous voulez
 plaisanter ;
 C'est à moi de favoir, Madame, m'y prêter.

I S A B E L L E.

Dorante, c'est pousser bien loin la mo-
 destie :
 Ceci n'a point trop l'air d'une plaisanterie,
 Il nous en coûte assez en déclarant nos
 feux ,
 Pour ne pas faire un jeu de semblables aveux.

Mais, je crois pénétrer le secret de votre
ame ;

Vous craignez que, cherchant à tromper
votre flâme,

Je ne veuille abuser du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre
en défaut.

Je ne vous cache point qu'il me paroît
étrange

Qu'avec autant d'esprit on prenne ainsi le
change :

Pensez-vous que des feux qu'allument nos
attraits

Nous redoutions si fort les transports in-
discrets,

Et qu'un amour ardent jusqu'à l'extrava-
gance,

Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de
prudence ?

Croyez, si votre sort dépendoit du pari,
Que c'est de le gagner que vous seriez
puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la Co-
médie ;

Votre talent m'étonne, il me fait même
envie,

Et, pour favoir répondre à des discours
si doux,

Je voudrois en cet art exceller comme
vous :

Mais, pour vouloir trop loin pousser le
badinage,

Je pourrois à la fin manquer mon per-
sonnage,

Et reprenant, peut-être, un ton trop
férieux.....

I S A B E L L E.

A la plaifanterie, il n'en feroit que
mieux.

Tout de bon, je ne fais où de cette bou-
tade,

Votre esprit a pêché la grotesque incar-
tade.

Je m'en amuserois beaucoup en d'autres
tems.

Je ne veux point ici vous gêner plus long-
tems.

Si vous prenez ce ton par pure gentillesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse :

Si vos mépris pour moi veulent se
signaler,

Il faudra bien chercher de quoi m'en con-
foler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per.....

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi ?

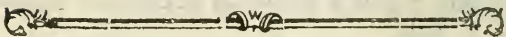
DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie ;

Allons faire en secret veiller sur sa furie.

Dans ses emportemens je vois tout son
amour.....Je crains bien à la fin de l'aimer à mon
tour. *Elle sort en faisant d'un air poli,
mais railleur, une révérence à Dorante.*

S C R N E I X.

DORANTE.

ME suis-je assez long-tems contraint
en sa présence ?

Ai-je montré près d'elle assez de patience ?

Ai-je assez observé ses perfides noirceurs ?

Suis-je assez poignardé de ses fausses dou-
ceurs ?

Douceurs pleines de fiel, d'amertume &
de larmes :

Grands Dieux ! que pour mon cœur vous
eussiez eu de charmes,

Si sa bouche, parlant avec sincérité

N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !

J'en ai trop enduré, je devois la con-
fondre ;

A cette lettre, enfin, qu'eût-elle osé
répondre ?

Je devois à mes yeux un peu l'humilier ;

Je devois mais plutôt, songeons à

l'oublier.

Fuyons, éloignons-nous de ce séjour
funeste ;

Achevons d'étouffer un feu que je déteste,

Mais ne partons qu'après avoir tiré raison

Du perfide Valere & de sa trahison.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardents à la colere ?

Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire !

Voilà mes bons amis si prompts à s'engager :

Ils sont encore plus prompts, souvent, à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, & t'en demande excuse :

Mais pouvois-je prévoir une semblable ruse ?

Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !

Il n'en falloit pas tant, hélas ! pour me tromper.

V A L È R E.

Ami, je suis charmé du bonheur de ta flâme.

Il manquoit à celui qui pénètre mon ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes fen-
timens,

Et de nous voir heureux tous deux en même tems.

L I S E T T E à Valère.

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise ;

Mais pour Monsieur Dorante, il faut, ne lui déplaise,

Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

D O R A N T E.

Quoi ! songes-tu....

L I S E T T E.

C'est vous qui n'avez pas songé
A la loi qu'aujourd'hui vous prescrit
Isabelle.

On peut se battre, au fond, pour une bagatelle,

Avec les gens qu'on croit qu'elle veut époufer :

Mais Isabelle est femme à s'en formaliser.
Elle va, par orgueil, mettre en sa fantaisie,
Qu'un tel combat s'est fait par pure jalousie;
Et sur de tels exploits, je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger ?

DORANTE.

Lisette, ah ! mon enfant, ferois-tu bien
capable

De trahir mon amour en me rendant cou-
pable ?

Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi ;
Si tu veux me sauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes
prouesses

Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas ! de mes foiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaisse à prier :
Tuer d'abord les gens c'est la bonne ma-
nière.

VALERE.

Peux-tu voir de sang-froid comme il se
désespère,

Lifette ? Ah ! sa douleur auroit dû t'attendrir.

L I S E T T E.

Si je lui dis un mot , ce mot pourra l'aigrir ;
Et contre moi , peut-être , il tirera l'épée.

D O R A N T E.

J'avois compté sur toi , mon attente est
trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

L I S E T T E.

Oh ! le rare secret !
Mais il est du vieux tems , j'en ai bien du
regret ,
C'étoit un beau prétexte.

V A L E R E.

Eh ! ma pauvre Lifette !
Laisse de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous si tu le peux , si tu le veux du
moins ,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes
foins.

D O R A N T E.

Si tu rends de mes feux l'espérance ac-
complie ,
Dispose de mes biens , dispose de ma vie ;
Cette bague d'abord.

L I S E T T E *prenant la bague.*

Quelle nécessité?

Je prétends vous servir par générosité.

Je veux vous protéger auprès de ma maîtresse ;

Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse ;

Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups ,

Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous

Pour empêcher le mal & ramener Valère ,

Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystère :

Que si je ne pouvois autrement tout parer ,

Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.

C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre ,

Et qu'il vous a fallu , Monsieur , tenir à quatre.

Mais je devois de plus observer avec soin

Les gestes , dits & faits dont je serois témoin ,

Pour voir si vous étiez fidele à la gageure.

Or , si je m'en tenois à la vérité pure ,

Vous sentez bien , je crois , que c'est fait de vos feux :

Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux ,

Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée...

D O R A N T E.

Qu'est-ce?

V A L E R E.

Dis-nous un peu.

L I S E T T E.

Je suis persuadée. ...

Non... si... si-fait... je crois... ma
foi, je n'y suis plus.

D O R A N T E.

Morbleu!

L I S E T T E.

Mais à quoi bon tant de soins
superflus?

L'idée est toute simple; écoutez - bien;

Dorante :

Sur ce que je dirai, bientôt impatiente
Isabelle chez vous va vous faire appeller,
Venez; mais comme si j'avois su vous céler
Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle
médite,

Vous viendrez sur le pied d'une simple
visite,

Approuvant froidement tout ce qu'elle
dira,

Ne contredisant rien de ce qu'elle voudra.
Ce soir un feint contrat pour elle & pour
Valere

Vous fera proposé pour vous mettre en
colere ;

Signez - le sans façon ; vous pouvez être
fûr,

D'y voir par-tout du blanc pour le nom
du futur.

Si vous vous tirez bien de votre petit
rôle ,

Ifabelle , obligée à tenir sa parole ,

Vous cede le pari , peut-être dès ce soir ,

Et le prix , par la loi , reste en votre
pouvoir.

D O R A N T E.

Dieux ! quel espoir flatteur succede à ma
souffrance !

Mais n'abuses-tu point ma crédule espé-
rance ?

Puis-je compter sur toi ?

L I S E T T E.

Le compliment est doux !

Vous me payez ainsi de ma bonté pour
vous ?

V A L E R E.

Il est fort question de te mettre en colere !

Songe à bien accomplir ton projet salu-
taire ,

Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant ,

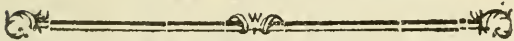
Connois à ses terreurs l'excès de son tourment.

Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impatientie....

L I S E T T E.

Que les amans sont vifs ! Oui, venez avec moi.

A Dorante. Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.



S C E N E I I.

D O R A N T E.

JE verrois terminer tant de peines cruelles !

Je pourrois voir enfin mon amour couronné ?

Dieux ! à tant de plaisirs serois-je destiné ?
Je sens que les dangers ont irrité ma flâme ;

Avec moins de fureur elle brûloit mon ame ,

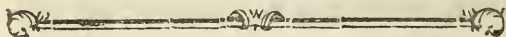
Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.

Quelqu'un vient. Evitons de me laisser
connoître.

Avant le tems prescrit je ne dois point
paroître.

Hélas ! mon foible cœur ne peut se raf-
furer,

Et je crains encor plus que je n'ose es-
pérer.



S C E N E III.

E L I A N T E , V A L E R E .

E L I A N T E .

OUI, Valere, déjà de tout je suis
instruite,

Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient
séduite,

Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop
écouté.

V A L E R E .

Eh ! quoi, belle Eliante, avez-vous donc
pu croire

Que

Que Valere à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur, sur-tout, cherchât en
d'autres nœuds

Le prix dont vos bontés avoient flatté ses
vœux ?

Ah ! que vous avez mal jugé de ma ten-
dresse !

E L I A N T E.

Je conviens avec vous de toute ma foi-
blesse.

Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a
coûté !

Iïabelle , à la fin , par mes pleurs attendrie
A , par un franc aveu , calmé ma jalousie :
Mais cet aveu pourtant , en exigeant de
moi ,

Que sur un tel secret je donnasse ma foi ;
Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce sa-
crifice :

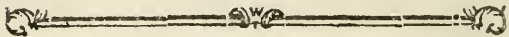
Mais il m'en coûte fort pour le tromper
ainsi.

V A L E R E.

Dorante est comme vous instruit de tout
ceci.

Gardez votre secret en affectant de feindre :

Isabelle bientôt lasse de se contraindre ;
 Suivant notre projet peut-être dès ce jour
 Tombe en son propre piège & se rend à
 l'amour.



SCENE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE
 & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en soi-même.*

CE sang-froid de Dorante & me pique
 & m'outrage.

Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le
 courage

De rechercher du moins un éclaircisse-
 ment !

LISETTE *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un mo-
 ment.

J'ai fait en même tems appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le secours de Va-
 lere ;

Je crois qu'il voudra bien nous servir au-
 jourd'hui.

J'ai bonne caution qui me répond de lui.

V A L E R E.

Si mon zele fuffit & mon respect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répon-
dre vous-même.

I S A B E L L E.

J'ai besoin d'un mari feulement pour ce
soir,

Voudriez-vous bien l'être ?

E L I A N T E.

Eh! mais! il faudra voir;
Comment! il vous faut donc des cautions,
Cousine,

Pour pleiger vos maris ?

L I S E T T E.

Oh! oui; car pour la mine;
Elle trompe souvent.

I S A B E L L E à Valere.

Et bien, qu'en dites-vous ?

V A L E R E.

On ne refuse pas, Madame, un fort si
doux;

Mais d'un terme trop court.....

I S A B E L L E.

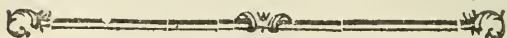
Il est bon de vous dire;
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen pour
rire.

L I S E T T E.

Dorante est là ; sans moi , vous alliez tout
gâter.

I S A B E L L E.

J'espere que son cœur ne pourra résister
Au trait que je lui garde.



S C E N E V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE,
VALERE, LISETTE.

I S A B E L L E.

AH! vous voilà , Dorante ;
De vous voir aussi peu , je ne suis pas con-
tente :
Pourquoi me fuyez - vous ? trop de pré-
somp-
tion
M'a fait croire , il est vrai , qu'un peu de
passion
De vos soins près de moi pouvoit être la
cause :
Mais faut - il pour cela prendre si mal la
chose ?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux
aveux

Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
 Je n'avois pas pensé que ce fût une offense
 A troubler entre nous la bonne intelli-
 gence ;

Vous m'avez, cependant, par des airs
 suffisans.

Marqué trop clairement vos mépris offen-
 fans ;

Mais si l'amant méprise un si foible escla-
 vage,

Il faut bien que l'ami du moins m'en dé-
 dommage ;

Ma tendresse n'est pas un tel affront, je
 crois,

Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

D O R A N T E.

Je sens ce que je dois à vos bontés, Madame ;
 Mais vos sages leçons ont si touché mon
 ame,

Que pour vous rendre ici même sincérité,
 Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

I S A B E L L E, *bas à Lisette.*

Lisette, qu'il est froid ! il a l'air tout de
 glace.

L I S E T T E, *bas.*

Bon ! c'est qu'il est piqué ; c'est par pure
 grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous ferez bien
surpris

D'apprendre en cet instant le parti que
j'ai pris.

Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous - même ?

ISABELLE.

En personne. D'où vient cette surprise
extrême ?

Ferois - je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'est fort bien fait.

Cet hymen-là s'est fait avec un grand secret.

ISABELLE.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez
su faire

Que je vais épouser. devinez.

DORANTE.

Qui ?

ISABELLE.

Valere :

DORANTE.

Valere ? Ah ! mon ami, je t'en fais com-
pliment.

Mais Eliante, donc ?

I S A B E L L E.

Me cede son amant.

D O R A N T E.

Parbleu ! voilà , Madame , un exemple
bien rare.

L I S E T T E.

Avant le mariage, oui, le fait est bizarre ;
Car, si c'étoit après ; ah ! qu'on en céderoit
Pour se débarrasser.

I S A B E L L E, *bas à Lisette.*

Lisette, il me paroît

Qu'il ne s'anime point.

L I S E T T E, *bas.*

Il croit que l'on badine :

Attendez le contrat, & vous verrez sa mine.

I S A B E L L E, *à part.*

Périssent mon caprice & mes jeux infensés !

U N L A Q U A I S.

Le Notaire est ici.

D O R A N T E.

Mais, c'est être pressés.

Le contrat dès ce soir ! Ce n'est pas rail-
lerie.

I S A B E L L E.

Non, sans doute, Monsieur, & même je
vous prie,

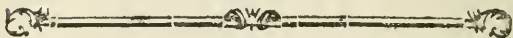
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.



SCENE VI.

LE NOTAIRE, & les Acteurs de la
Scene précédente.

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat
je prononce ?

VALERE.

Non, Monsieur le Notaire ; on s'en rap-
porte en tout,A ce qu'a fait Madame ; il suffit qu'à son
goût

Le contrat soit passé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air
de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre ;

Que de ce qu'il contient personne ait à se
plaindre.

L E N O T A I R E.

Or , puisqu'il est ainsi , je vais sommaire-
ment ,

En bref , succinctement , compendieuse-
ment

Résumer , expliquer , en style laconique ;
Les points articulés en cet acte authentique ,
Et jouxte la minute entre mes mains res-
tant ,

Ainsi que selon droit & coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item , pour leurs
familles ,

Bisayeuls , trisayeuls , pere , enfans , fils
& filles ,

Du moins réputés tels , ainsi que par la loi ;
Quem nuptiæ monstrant il appert faire foi ,
Item , pour leur pays , séjour & domicile ;
Passé , présent , futur , tant aux champs
qu'à la ville.

Item , pour tous leurs biens , acquêts ;
conquêts , dotaux ,

Préciput , hypothèque , & biens parapher-
naux.

Item , encor , pour ceux de leur estoc &
ligne. . . .

L I S E T T E.

Item , vous nous feriez une faveur insigne ;

Si de ces mots cornus , le poumon dégagé ;
Il vous plaifoit, Monsieur, abrégér l'abrégé.

V A L E R E.

Au vrai , tous ces détails nous font fort
inutiles.

Nous croyons le contrat plein de clauses
subtiles ,

Mais on n'a nul desir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder , approuvant icelui,
A le corroborer de votre signature.

I S A B E L L E.

Signons , je le veux bien , voilà mon écriture.

A vous Valere.

E L I A N T E , *bas à Isabelle.*

Au moins, ce n'est pas tout de bon ;
Vous me l'avez promis , Cousine ?

I S A B E L L E.

Eh ! mon Dieu, non.

Dorante veut-il bien nous faire aussi la
grace.....

Elle lui présente la plume.

D O R A N T E.

Pour vous plaire , Madame , il n'est rien
qu'on ne fasse.

T É M É R A I R E. 283

I S A B E L L E , *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

D O R A N T E , *à part.*

Le futur est en blanc ; tout va bien jusqu'ici.

I S A B E L L E , *bas.*

Il signe sans façon ! . . . à la fin je soupçonne . . .

A Lisette. Ne me trompez-vous point ?

L I S E T T E .

En voici d'une bonne !

Il seroit fort plaisant que vous le pensassiez

I S A B E L L E .

Hélas ! Et plutôt au ciel que vous me trompassiez ;

Je serois sûre au moins de l'amour de Dorante.

L I S E T T E .

Pour en faire , quoi ?

I S A B E L L E .

Rien. Mais je serois contente.

L I S E T T E , *à part.*

Que les pauvres enfans se contraignent tous deux !

I S A B E L L E , *à Valere.*

Valere , enfin , l'hymen va couronner nos yeux ;

Pour en ferrer les nœuds sous un heureux
auspice ,

Faisons en les formant un acte de justice.

A Dorante à l'instant je cede le pari.

J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon es-
prit guéri

S'apperçoit de combien je m'étois abusée.

En secret mille fois je m'étois accusée

De le désespérer par trop de cruauté.

Dans un piege assez fin, il s'est précipité;

Mais il ne m'est resté pour fruit de mon
adresse

Que le regret de voir que son cœur sans
tendresse

Bravoit également & la ruse & l'amour.

Choisissez donc, Dorante, & nommez en
ce jour ,

Le prix que vous mettez au gain de la
gageure ;

Je dépens d'un époux, mais je me tiens
bien sûre

Qu'il est trop généreux pour vous le dis-
puter.

V A L E R E.

Jamais plus justement vous n'auriez pu
compter

Sur mon obéissance.

T É M É R A I R E. 285

D O R A N T E.

Il faut donc vous le dire

Je demande.....

I S A B E L L E.

Eh bien , quoi ?

D O R A N T E.

La liberté d'écrire!

I S A B E L L E.

D'écrire !

L I S E T T E.

Il est donc fou.

V A L E R E.

Que demandes - tu là ?

D O R A N T E.

Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

I S A B E L L E.

Ah ! vous m'avez trahie !

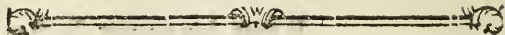
D O R A N T E , à ses pieds.

Eh ! quoi ! belle Isabelle ;

Ne vous laissez - vous point de m'être si cruelle ?

Faut-il encor.....





SCENE VII.

CARLIN , *botté & un fouet à la main.*

Tous les Acteurs de la Scene précédente.

CARLIN.

MONSIEUR , les chevaux font tout
prêts ,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des Valets !

CARLIN.

Monfieur , le tems fe paffe.

VALERE.

Eh ! quelle fantaisie

De nous troubler.....

CARLIN.

Il est fix heures & demie,

DORANTE.

Te tairas-tu ?

CARLIN.

Monfieur , nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien , à mon gré , le plus maudit
bavard !

Madame , pardonnez.....

C A R L I N.

Monfieur , il faut me taire ;
Mais nous avons ce foir bien du chemin
à faire !

D O R A N T E.

Le grand diable d'enfer puiſſe - t - il t'em-
porter !

E L I A N T E.

Lifette , explique - lui.....

L I S E T T E.

Bon , veut - il m'écouter ?
Et peut - on dire un mot où parle Monfieur
Carle ?

C A R L I N , *un peu vite.*

Eh ! parle au nom du ciel ! avant qu'on
parle , parle :
Parle , pendant qu'on parle : & quand on
a parlé
Parle encor , pour finir fans avoir déparlé.

D O R A N T E.

Toi , déparleras - tu , parleur impitoyable ?
A Isabelle. Puis - je , enfin , me flatter qu'un
penchant favorable
Confirmera le don que vos loix m'ont
promis ?

ISABELLE.

Je ne fais si ce don vous est si bien acquis ;
 Et j'entrevois ici de la friponnerie ;
 Mais en punition de mon étourderie
 Je vous donne ma main & vous laisse mon
 cœur.

DORANTE, *baissant la main d'Isabelle.*

Ah ! vous mettez par-là le comble à mon
 bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc , aurois-je la
 berlue.

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-
 bonne vue,

Riant. Témoin la lettre.....

CARLIN.

Eh ! bien ; de quoi veux-tu parler ?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'étoit tout exprès ?

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille !

Tu t'imaginois donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je sens que j'avois tort ; cette ruse d'enfer

Te

Te doit donner le pas sur Monsieur Lucifer.

L I S E T T E .

Jamais comparaison ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je suis
portée :

Tu vois que par mes soins ici tout est
content ;

Ils vont se marier en veux-tu faire autant ?

C A R L I N .

Tope ; j'en fais le faut , mais sois bonne
diablesse ;

A me cacher tes tours mets toute ton
adresse ;

Toujours dans la maison fais prospérer
le bien ;

Nargue du demeurant quand je n'en aurai
rien.

L I S E T T E .

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus
fage

Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'en-
gage ;

Belles, sur cet exemple apprenez en ce jour,

Qu'on ne peut sans danger se jouer à
l'amour.

LES MUSES
GALANTES,
BALLET.

AVERTISSEMENT.

*C*ET Ouvrage est si médiocre en son genre , & le genre en est si mauvais , que pour comprendre comment il m'a pu plaire , il faut sentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Française & de l'espece de Poésie qui lui est propre , je prenois le bruit pour de l'harmonie , le merveilleux pour de l'intérêt , & des chansons pour un Opéra.

En travaillant à celui - ci , je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caracteres de Musique dont j'étois occupé ; dans ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé & fort , Ovide pour le tendre , Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais , si j'avois mieux su le remplir.

Cependant , quoique la Musique de

AVERTISSEMENT.

cette Piece ne vaille gueres mieux que la Poésie , on ne laisse pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès ; savoir , en 1745 devant M. le Duc de Richelieu qui le destinoit pour la Cour , en 1747 sur le Théâtre de l'Opéra , & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popelinie , que M. Rameau , qui les entendit , conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.





LES MUSES

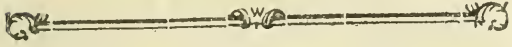
G A L L A N T E S ;

B A L L E T.



PROLOGUE.

*Le Théâtre représente le mont Parnasse ;
Apollon y paroît sur son Trône , & les
Muses sont assises autour de lui.*



SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ divins esprits , naissez fameux
héros ;
Brillez par les beaux arts , brillez par la
victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire ;
Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

Muses, filles du Ciel, que votre gloire est
pure!

Que vos plaisirs font doux!

Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient
de vous.

Sur ce paisible mont, loin du bruit & des
armes,

Des innocens plaisirs vous goûtez les dou-
ceurs.

La fiere ambition, l'amour ni ses faux
charmes

Ne troublent point vos cœurs.

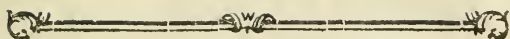
L E S M U S E S.

Non, non, l'amour ni ses faux char-
mes

Ne troubleront jamais nos cœurs.

*On entend une Symphonie brillante & douce
alternativement.*





SCENE II.

*La Gloire & l'Amour descendent du même
Char.*

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je? ô ciel! dois-je le
croire!

L'Amour dans le char de la gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit!

Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon
empire,

Par lui l'amant triomphe & le guerrier
souponne;

Il forme les héros, & sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire

Quand on veut briller à ma Cour:

Rien n'est plus chéri de la gloire

Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant té-
méraire

Cendroient le front audacieux ?

L' A M O U R.

Tu méprises l'Amour, éprouve sa colere
Aux pieds d'une beauté sévere
Va former d'inutiles vœux.

Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs
amoureux

Que de moi seul dépend le don de plaire ;
Que les talens, l'esprit, l'ardeur sincere ;
Ne font point les amans heureux.

A P O L L O N.

Ciel ! quel objet charmant se retrace à mon
ame !

Quelle soudaine flâme
Il inspire à mes sens !

C'est ton pouvoir, Amour, que je ressens,
Du moins à mes soupirs naissans
Daigne rendre Daphné sensible.

L' A M O U R.

Je te rendrais heureux ; je prétends te punir.

A P O L L O N.

Quoi ! toujours soupirer sans pouvoir la
fléchir ?

Cruel ! que ma peine est terrible !
Il s'en va.

L' A M O U R.

C'est la vengeance de l'Amour.

GALANTES.

299

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide ?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il est doux, qu'il est charmant de
plaire !

C'est l'art le plus nécessaire.

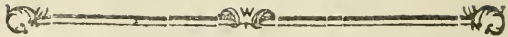
Ah ! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De favoir parler au cœur.

*Les Muses, persuadées par l'Amour, répètent
ces quatre vers.*

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux séducteurs des
belles ;

Vous par qui tout cede à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, & parez ce séjour
De mirthes & de fleurs nouvelles :
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.



SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES ;
LES GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

C H Œ U R.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cede à l'Amour.

On danse.

L A G L O I R E.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide ;
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.

Tes divines flâmes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse.*

C H Œ U R.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez
la victoire,

Que le mirthe au laurier soit uni dès ce
jour !

Que les foins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L' A M O U R.

Quittez , Muses , quittez ce désert trop
stérile ,

Venez de vos appas enchanter l'univers ;

Après avoir orné mille climats divers ,

Que l'empire des Lys soit notre heureux
asyle ,

Au milieu des beaux arts puissiez-vous y
briller

De votre plus vive lumière !

Un regne glorieux vous y fera trouver

Des amans dignes de vous plaire ,

Et des héros à célébrer.

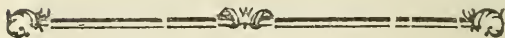
FIN DU PROLOGUE.



PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

*Le Théâtre représente un Bocage , au travers
duquel on voit des Hameaux.*



SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus char-
mante fête ,
Déjà pour disputer chaque Berger s'ap-
prête :
Le don de votre main au vainqueur est
promis.
Qu'Hésiode est à plaindre ! hélas ! il vous
adore.
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il
ignore ,
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris, j'aime Hésiode, & plus que l'on
ne pense

Je m'occupe de son bonheur :
Mais c'est en éprouvant ses feux & sa
constance

Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon
cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous
soustraire ?

EGLÉ.

Je ne fais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre
loi ?

EGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé
peut faire.

DORIS.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue, étran-
gère,

Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir mé-
rité ;

Rien ne lui doit être impossible

Avec le secours invincible

De l'esprit & de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Hésiode :

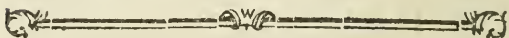
DORIS.

Accablé de tristesse,

Il plaint le malheur de ses feux.

EGLÉ.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :
 Mais pour quelques instans cachons-nous
 à ses yeux.



SCENE II.

HÉSIODE.

EGLÉ méprise ma tendresse ;
 Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
 Son cœur en est le prix , & seul dans ces hameaux
 J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne ;
 Eglé le fait & m'abandonne !
 Je vais la perdre sans retour.
 A de frivoles chants se peut-il qu'elle donne
 Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour ?

On

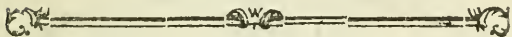
On entend une symphonie douce.

Quelle douce harmonie ici se fait entendre !

Elle invite au repos. Je ne puis m'en défendre.

Mes yeux appesantis laissent tarir leurs pleurs.

Dans le sein du sommeil je cede à ses douceurs.



SCENE III.

EGLÉ , HÉSIODE *endormi.*

EGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger
fidelle ,

Songes ; en ce séjour Euterpe vous appelle,
Accourez à ma voix, parlez à mon amant,

Par vos images séduisantes ,

Par vos illusions charmantes ,

Annoncez-lui le destin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs ,

Quand d'un cœur misérable

Supplément. Tome I. M

Vos soins appaisent les douleurs,
 Douces erreurs,
 Du fort impitoyable
 Suspendez long-tems les rigueurs;
 Réveil, éloignez-vous :
 Ah! que le sommeil est doux !
 Mais quand un songe favorable
 Présage un bonheur véritable,
 Sommeil, éloignez-vous :
 Ah! que le réveil est doux !

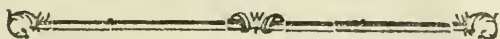
Les Songes se retirent.

E G L É.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs & le
 Parnasse,
 Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
 Tendre berger, d'une feinte disgrâce
 Ne crains point l'effet en ce jour.
 Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau
 feu t'anime !
 Des transports d'Apollon ressens l'effet
 sublime,
 Et par tes chants divins t'élevant jusqu'aux
 cieux
 Ose en les célébrant te rendre égal aux
 Dieux. *Une Lyre suspendue à un lau-
 rier s'éleve à côté d'Hésiode.*
 Amour dont les ardeurs ont embrasé mon
 ame

Daigne animer mes dons de ta divine
flâme :

Nous pouvons du génie exciter les efforts ;
Mais les succès heureux sont dus à tes
transports.



S C E N E I V.

H É S I O D E.

OU suis-je ! Quel réveil ? Quel nou-
veau feu m'inspire ?

Quel nouveau jour me luit ? Tous mes
sens sont surpris ! ...

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits ?

Il la touche , & elle rend des sons.

Dieux ! quels sons éclatans partent de cette
Lyre !

D'un transport inconnu j'éprouve le dé-
lire !

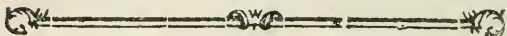
Je forme sans effort des chants harmonieux ;

O Lyre ! ô cher présent des Dieux !

Déjà par ton secours je parle leur langage.

Le plus puissant de tous excite mon cou-
rage ,

Je reconnois l'amour à des transports si
 beaux,
 Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.



S C E N E V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'as-
 semblent pour la Fête.*

C H Œ U R.

Q U E tout retentisse ;
 Que tout applaudisse
 A nos chants divers !
 Que l'écho s'unisse ,
 Qu'Eglé s'attendrisse
 A nos doux concerts !
 Doux espoir de plaire ;
 Animez nos jeux ,
 Apollon va faire
 Un amant heureux :
 Flatteuse victoire !
 Triomphe enchanteur !
 L'amour & la gloire
 Suivront le vainqueur. *On danse ;
 après quoi Hésiode s'approche pour disputer.*

C H Œ U R.

O Berger, déposez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce
jour ?

H É S I O D E.

Rien n'est impossible à l'amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude fervile,
Et ma voix indocile,
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espère,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

C H Œ U R.

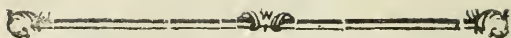
Chantez, Berger téméraire ;
Nous allons admirer vos prodiges nou-
veaux.

H É S I O D E *commence.*

Beau feu qui consommez mon ame ;
Inspirez à mes chants votre divine ardeur :
Portez dans mon esprit cette brillante flâme,
Dont vous brûlez mon cœur.....

C H Œ U R, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Mufettes.
Ah! nous sommes vaincus !
Fuyons dans nos retraites.



SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

BELLE Eglé.... Mais, ô ciel! quels charmes inconnus!...

Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre!

Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,

Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour vous?

Hélas! à chaque instant sans pouvoir m'en défendre,

Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offense ma gloire.

Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens;

Je le dois à ta victoire,

Et le donne à tes sentimens.

HÉSIODE.

Quoi? vous seriez?... O ciel! est-il possible?

Muse, vos dons divins ont prévenu mes
vœux,

Dois-je espérer encor que votre ame fen-
sible

Daigne aimer un Berger & partager mes
feux ?

E U T E R P E.

La vertu des mortels fait leur rang chez
les Dieux.

Une ame pure, un cœur tendre & sincere,
Sont les biens les plus précieux ;
Et quand on fait aimer le mieux,
On est le plus digne de plaire.

Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux ;

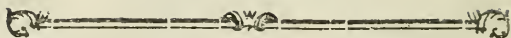
Bergers rassemblez-vous :

Venez former les plus riantes fêtes,

Je me plais dans vos bois, je chéris vos
Musettes,

Reconnoissez Euterpe & célébrez ses feux.





SCENE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

C H Œ U R.

MUSE charmante, Muse aimable ;
 Qui daignez parmi nous fixer vos tendres
 vœux ;

Soyez-nous toujours favorable ,
 Présidez toujours à nos jeux. *On danse.*

D O R I S.

Dieux qui gouvernez la terre ,
 Tout répond à votre voix.

Dieux qui lancez le tonnerre ,
 Tout obéit à vos loix.

De votre gloire éclatante ,
 De votre grandeur brillante

Nos cœurs ne sont point jaloux.

D'autres biens sont faits pour nous.

Unis d'un amour sincere ,

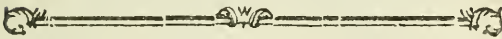
Un Berger , une Bergere ,

Sont-ils moins heureux que vous ?



SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente les Jardins d'Ovide à Thôme , & , dans le fond , des Montagnes affreuses parsemées de précipices , & couvertes de neiges.

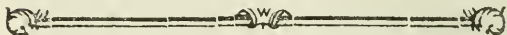


SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeste flâme !
 Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
 Cruel amour , funeste flâme ,
 Le fort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
 Dans ces climats glacés au fond de la
 Scythie ,
 Contre tes feux n'est-il point de secours ?
 J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
 Pour moi , sans elle , il n'est plus de
 beaux jours.
 Cruel amour , &c.
 Acheve du moins ton ouvrage ;
 Soumets Erithie à son tour.

Ici tout languit sans amour ,
 Et de son cœur encor elle ignore l'usage ;
 Ces fleurs dans mes jardins l'attirent cha-
 que jour ,
 Et je vais par des jeux.... C'est elle , ô
 doux présage !
 Je m'éloigne à regret : mais bientôt sur
 mes pas
 Tout va lui parler le langage
 Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.



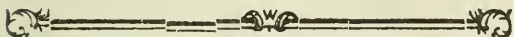
S C E N E I I.

E R I T H I E.

C'EN est donc fait ; & dans quelques
 momens

Diane à ses autels recevra mes sermens.
 Jardins chéris , rians bocages ;
 Hélas ! à mes jeux innocens
 Vous n'offrirez plus vos ombrages.
 Oiseaux , vos séduifans ramages
 Ne charmeront donc plus mes sens.
 Vain éclat , grandeur importune !
 Heureux qui dans l'obscurité
 N'a point soumis à la fortune
 Son bonheur & sa liberté !

Mais, quels concerts se font entendre?
 Quel spectacle enchanteur ici vient me sur-
 prendre ?



S C E N E III.

*La Statue de l'Amour s'élève au fond du
 Théâtre, & toute la suite d'Ovide vient
 former des Danses & des Chants autour
 d'Erithie.*

C H Œ U R.

DIEU charmant, Dieu des ten-
 dres cœurs,
 Règne à jamais, lance tes flâmes ;
 Eh ! quel bien flatteroit nos ames
 S'il n'étoit de tendres ardeurs ?
 Chantons, ne cessons point de célébrer ses
 charmes,
 Qu'il occupe tous nos momens ;
 Ce Dieu ne se sert de ses armes
 Que pour faire d'heureux amans.
 Les soins, les pleurs & les soupirs,
 Sont les tributs de son empire ;
 Mais tous les biens qu'il en retire,

Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

E R I T H I E.

Quels doux concerts ! quelle fête agréable !

Que je trouve charmant ce langage nouveau !

Quel est donc ce Dieu favorable ?

Elle considère la statue.

Hélas ! c'est un enfant ; mais quel enfant
aimable !

Pourquoi cet arc & ce bandeau,

Ce carquois , ces traits, ce flambeau ?

U N H O M M E D E L A F Ê T E.

Ce foible enfant est le maître du monde ;

La nature s'anime à sa flâme féconde ,

Et l'univers sans lui périroit avec nous.

Reconnoissez , belle Erithie,

Un Dieu fait pour régner sur vous ;

Il veut de votre aimable vie

Vous rendre les instans plus doux.

Etendez les droits légitimes

Du plus puissant des Immortels ;

Tous les cœurs feront ses victimes

Quand vous servirez ses autels.

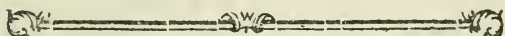
E R I T H I E.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me
plaire ;

Mais quel est donc ce Dieu dont on veut
me parler ?

OVIDE.

De ses plus doux secrets, discret dépositaire,
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.



SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mystère
Qui de ses biens charmans affaïsonne le prix:
Plus on les a sentis,
Et mieux on fait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels sont des biens si doux;
Mais je brûle de m'en instruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ? n'en accusez que vous,
Déjà dans mes regards vous auriez dû le
lire.

ERITHIE.

Vos regards !... Dans ses yeux quel poi-
son séducteur !

Dieux ! quel trouble confus s'éleve dans
mon cœur !

O V I D E.

Trouble charmant, que mon amè partage ;
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

E R I T H I E.

L'Amour est donc ce Dieu si redoutable ?

O V I D E.

L'Amour est ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce
en ce jour ;

Profitons des bienfaits que sa main nous
prépare :

Unis par ses liens....

E R I T H I E.

Hélas ! on nous sépare !

Du temple de Diane on me commet le soin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être té-
moin ,

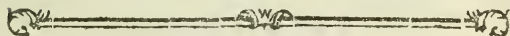
Et je dois dès ce jour....

O V I D E.

Non , charmante Erithie ,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous sui-
vons les loix :

Il faut les attendrir , il faut unir nos voix.

Est-il des cœurs que notre amour ne touche,
 S'il s'explique à la fois
 Par vos larmes & par ma bouche ?
 Mais on approche ... on vient ... Amour ,
 si pour ta gloire
 Dans un exil affreux il faut passer mes jours,
 De mon encens du moins conserve la mé-
 moire ,
 A mes tendres accens accorde ton secours.



S C E N E V.

OVIDE, ERITHIE, *troupe de Sarmates.*

C H Œ U R.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
 De la Déesse des forêts :
 Sans soins , sans peine & sans attente
 Nous subsistons par ses bienfaits.
 Célébrons la Beauté charmante
 Qui va la servir désormais :
 Que sa main long-tems lui présente
 Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez belle Erithie....

O V I D E.

Ah ! daignez m'écouter :
 De deux tendres amans différez le supplice :
 Ou , si vous achevez ce cruel sacrifice ,
 Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

C H Œ U R.

Non , elle est promise à Diane :
 Nos engagemens sont des loix ;
 Qui pourroit être assez profane
 Pour priver les Dieux de leurs droits ?

O V I D E E T E R I T H I E.

Du plus puissant des Dieux nos cœurs sont
 le partage.

Notre amour est son ouvrage :
 Est-il des droits plus sacrés ?
 Par une injuste violence
 Les Dieux ne sont point honorés :
 Ah ! si votre indifférence
 Méprise nos douleurs ,
 A ce Dieu qui nous assemble
 Nous jurons de mourir ensemble
 Pour ne plus séparer nos cœurs.

C H Œ U R.

Quel sentiment secret vient attendrir nos
 ames

Pour ces amans infortunés ?
 Par l'amour l'un à l'autre ils étoient destinés,
 Que

Que l'amour couronne leurs flâmes !

O V I D E.

Vous comblez mon bonheur , peuple trop
généreux.

Quel prix de ce bienfait sera la récompense ?
Puissez-vous par mes soins, par ma recon-
noissance

Apprendre à devenir heureux !

L'amour vous appelle

Ecoutez sa voix ;

Que tout soit fidelle

A ses douces loix.

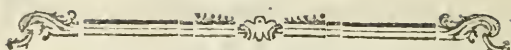
Des biens dont l'usage

Fait le vrai bonheur ,

Le plus doux partage

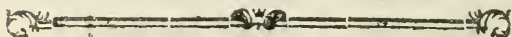
Est un tendre cœur.





TROISIEME ENTRÉE.

*Le Théâtre représente le Perystile du Temple
de Junon à Samos.*



SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

LES beautés de Samos aux pieds de la
Déesse

Par votre ordre aujourd'hui vont présenter
leurs vœux ;

Mais , seigneur , si j'en crois le soupçon
qui me presse,

Sous ce zele mystérieux

Un soin plus doux vous intéresse.

POLYCRATE.

On ne peut sur la tendresse

Tromper les yeux d'Anacréon.

Oui , le plus doux penchant m'entraîne :

Mais j'ignore à la fois le séjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;

Parmi tant de beautés vous espérez con-
noître

Celle dont les attraits ont fixé votre
amour.

Mais cet amour enfin.....

POLYCRATE.

Un instant le fit naître :

Ce fut dans ces superbes jeux

Où mes heureux succès célébrés par ta
Lyre.....

ANACRÉON.

Ce jour , il m'en souvient , je devins
amoureux

De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh! quoi? toujours de nouveaux feux?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aisément mon cœur cede :

Il change de même aisément ;

L'amour à l'amour y succede ,

Le goût seul du plaisir y regne constamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire

T'a sans doute asservi son cœur?

ANACRÉON.

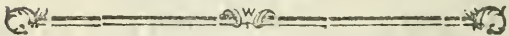
Ce triomphe manque à ma gloire ;
Et ce plaisir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient..... Que d'appas ! Ah !
les cœurs les plus sages
En voyant tant d'attraits doivent crain-
dre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus ten-
dres hommages
Ne font pas ceux qui te feront offerts.



SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

*Troupe de jeunes Samiennes qui viennent
offrir leurs hommages à la Déesse.*

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers ;
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet empire,
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes :
Nos cœurs que tu demandes

Vont te les présenter.

Que tes mains bienfaisantes

De nos mains innocentes

Daignent les accepter ! *On danse.*

Thémire portant une corbeille de fleurs , entre dans le Temple à la tête des jeunes Samiennes.

P O L Y C R A T E , *appercevant Thémire.*

O bonheur !

A N A C R É O N .

O plaisir extrême !

P O L Y C R A T E .

Quels traits charmans ! Quels regards enchanteurs !

A N A C R É O N .

Ah ! qu'avec grace elle porte ces fleurs !

P O L Y C R A T E .

Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'est la beauté que j'aime.

A N A C R É O N .

C'est Thémire elle-même.

P O L Y C R A T E .

Ami trop cher : Rival trop dangereux !

Ah ! que je crains tes redoutables feux !

De mon cœur agité fais cesser le martyre !

Porte à d'autres appas tes volages desirs.

Laisse-moi goûter les plaisirs

De te chérir toujours & d'adorer Thémire :

A N A C R É O N.

Si ma flâme étoit volontaire

Je l'immolerois à l'instant :

Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas
moins sincere

Pour n'être pas toujours constant.

La gloire & la grandeur au gré de votre
envie ,

Vous assurent les plus beaux jours ,

Mais que ferois-je de la vie ,

Sans les plaisirs , sans les amours ?

P O L Y C R A T E.

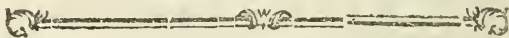
Eh ! que te servira ta vaine résistance ?

Ingrat, évite ma présence !

A N A C R É O N.

Vous calmez cet injuste courroux ,

Il est trop peu digne de vous.



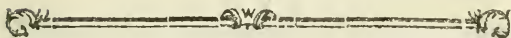
S C E N E I I I.

P O L Y C R A T E.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que
je déteste.

Ah ! faut-il me livrer à vos tristes fureurs ?

Faut-il toujours qu'une rage funeste,
 Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs?
 Cruel amour ! ta fatale puissance
 Désunit plus de cœurs ,
 Qu'elle n'en met d'intelligence :
 Je vois Thémire. O transports enchan-
 teurs !



S C E N E I V.

POLYCRATE, THÉMIRE.

P O L Y C R A T E.

THÉMIRE, en vous voyant la résis-
 tance est vaine ,
 Tout cede à vos attraits vainqueurs.
 Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
 Vous feront partager la chaîne
 Que vous donnez à tous les cœurs !

T H É M I R E.

Je fuis les soupirs , les langueurs ,
 Les soins , les tourmens , les alarmes :
 Un plaisir qui coûte des pleurs
 Pour moi n'aura jamais de charmes.

P O L Y C R A T E.

C'est un tourment de n'aimer rien.

C'est un tourment affreux d'aimer sans
 espérance ,
 Mais il est un suprême bien ,
 C'est de s'aimer d'intelligence.

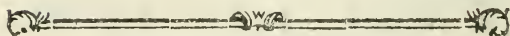
T H É M I R E .

Non , je crains jusqu'aux nœuds assortis
 par l'amour.

P O L Y C R A T E .

Ah ! connoissez du moins les biens qu'il
 vous apprête.

Vous devez à Junon le reste de ce jour,
 Demain une illustre conquête
 Vous est promise en ce séjour.



S C E N E V .

T H É M I R E .

IL me cachoit son rang , je feignois à
 mon tour.

Polycrate m'offre un hommage

Qui combleroit l'ambition :

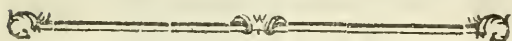
Un fort plus doux me flatte davantage ;

Et mon cœur en secret chérit Anacréon.

Sur les fleurs d'une aîle légère ,

On voit voltiger les zéphirs.

Comme eux d'une ardeur passagere
 Je voltige sur les plaisirs.
 D'une chaîne redoutable,
 Je veux préserver mon cœur ;
 L'amour m'amuseroit comme un enfant
 aimable ;
 Je le crains comme un fier vainqueur.



S C E N E V I.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON,

BELLE Thémire , enfin le Roi vous
 rend les armes ,
 L'aveu de tous les cœurs autorise le mien ;
 Si l'amour animoit vos charmes ,
 Il ne leur manqueroit plus rien.

T H É M I R E.

Vous m'annoncez par cette indifférence
 Combien le choix vous paroîtroit égal.
 Qui voit sans peine un rival
 N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flâme une cruelle offense ;

Vous la faites sur-tout à ma sincérité :

En amour même

Je dis la vérité,

Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que
j'aime.

T H É M I R E.

Quand on sent une ardeur extrême,

On a moins de tranquillité.

A N A C R É O N.

Thémire jugez mieux de ma fidélité.

Ah ! qu'un amant a de folie

D'aimer, de haïr tour-à-tour :

Ce qu'il donne à la jalousie,

Je le donne tout à l'amour.

T H É M I R E.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop
tendre ;

Non, l'amour dans les cœurs cause trop
de tourmens.

A N A C R É O N.

Si l'hiver dépare nos champs

Est-ce à Flore de les défendre ?

S'il est des maux pour les amans

Est-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre ?

Sans la neige & les orages ;

Sans les vents & leurs ravages ;

Les fleurs naîtroient en tous tems.

Sans la froide indifférence ,
 Sans la fiere résistance ,
 Tous les cœurs feroient contens.

T H É M I R E .

Vous vous piquez d'être volage ,
 Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient
 confians.

A N A C R É O N .

L'excès de mon ardeur est un plus digne
 hommage

Que la fidélité des vulgaires amans ;
 Il vaut mieux aimer davantage ,
 Et ne pas aimer si long-tems.

T H É M I R E .

Non rien ne peut fixer un amant si volage.

A N A C R É O N .

Non, rien ne peut payer des transports si
 charmans.

T H É M I R E .

Vous séduisez plutôt que de convaincre ;
 Je vois l'erreur & je me laisse vaincre.
 Ah ! trompez-moi long-tems par ces tendres
 discours ;

L'illusion qui plaît devoit durer toujours.

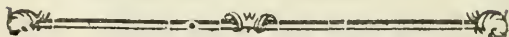
A N A C R É O N .

-C'est en passant votre espérance
 Que je prétends vous tromper désormais.

Vous attendrez mon inconstance ;
Et ne l'éprouverez jamais.

E N S E M B L E.

Unis par les mêmes desirs ,
Unissons mon sort & le vôtre ;
Toujours fidelles aux plaisirs ,
Nous devons l'être l'un à l'autre.



S C E N E VI.

POLYCRATE , THÉMIRE , ANACRÉON.

P O L Y C R A T E.

DE MEURE Anacréon , je suspens
mon courroux ,

Et veux bien un instant t'égalér à moi-
même.

Je n'abuserai point de mon pouvoir su-
prême ;

Que Thémire décide & choisisse entre nous.

A Thémire. Dites quels sont les nœuds que
votre ame préfere ,

N'hésitez point à les nommer :

Je jure de confirmer

Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous
plaître

Si j'osois m'y livrer ; cependant en ce jour ;
Seigneur , vous pourriez croire

Que je donne tout à la gloire ,
Je veux tout donner à l'amour.

Pardonnez à mon cœur un penchant in-
vincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cede en ce moment ;
Allez, foyez unis ; je puis être sensible ;
Mais je n'oublierai point ma gloire & mon
ferment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois , dont le cœur
équitable

Triomphe de soi-même en couronnant
nos feux ,

Puisse toujours le ciel prévenir tous vos
vœux :

Que votre regne aimable ,

Par un bonheur constant à jamais mémo-
rable ,

Eternise vos jours heureux !

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un si charmant
préface ;

Rentre dans ma faveur , ne quitte point
ma Cour ,

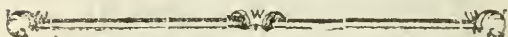
Que l'amitié du moins me dédommage
Des disgraces de l'amour.

Que tout célèbre cette fête ;

L'heureux Anacréon voit combler ses desirs :

Accourez , chantez sa conquête

Comme il a chanté vos plaisirs.



SCENE VII.

ANACRÉON , THÉMIRE , *Peuples de Samos ;*

CHŒUR.

QUE tout célèbre cette fête
L'heureux Anacréon voit combler ses desirs ;
Accourons , chantons sa conquête.
Comme il a chanté nos plaisirs.

On danse.

ANACRÉON , *alternativement avec le Chœur.*

Jeux brillez sans cesse ;

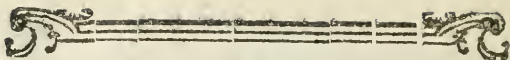
Sans vous la tendresse

Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours.

On danse.

Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour ,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître ,
Et rit à son tour.





LETTRE
A MONSIEUR
LE NIEPS,

Ecritte de Montmorenci le 5 Avril 1759.

EH vive Dieu ! mon bon ami , que
votre Lettre est réjouissante ! des cin-
quante louis , des cent louis , des deux
cents louis , des 4800 livres ! où pren-
drai-je des coffres pour mettre tout cela ?
vraiment , je suis tout émerveillé de la
générosité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils
ont changé ! O les honnêtes gens ! il me
semble que je vois déjà les monceaux
d'or étalés sur ma table ! malheureuse-
ment un pied cloche , mais je le ferai
reclouer , de peur que tant d'or ne vienne
à rouler par les trous du plancher , dans
la cave , au lieu d'y entrer par la porte ,
en bons tonneaux bien reliés , digne &
vrai

vrai coffre - fort , non pas tout - à - fait d'un Genevois , mais d'un Suisse. Jusqu'ici M. Duclos m'a gardé le secret sur ces brillantes offres , mais puisqu'il est chargé de me les faire , il me les fera ; je le connois bien , il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O ! quand je serai riche ; venez , venez , avec vos monstres de l'Escalade , je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça , notre ami , c'est assez rire ; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci - joint , & par les deux Lettres qui l'accompagnent , l'état de la question. Ces Lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire , je serois bien curieux de savoir comment , & de quoi ? Seroit-ce d'être assez insolent pour demander justice , & assez fou pour espérer que l'on me la rendra ? Dans cette dernière affaire , j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos , qui , dans le tems , ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage , fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressembloit

à ceux dont vous me parlez , je marquois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma premiere Lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits ; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé , & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde , qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit ; qu'au surplus MM. Rebel & Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées , & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra , lorsque l'on me les refusa , ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations , j'appris qu'ils alloient toujours leur train , sans s'embarraffer non plus de moi que si je n'avois pas existé , qu'ils avoient remis le Devin du Village.... Vous savez comment ! sans m'écrire , sans me rien faire dire , sans

m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas , quand on m'ôta mes entrées : de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs avoit été de renchérir sur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'insultes , je rejettai dans ma troisieme Lettre à M. Duclos , l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées , & je persistai à redemander la restitution de ma piece. M. Duclos ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or , mon ami , voyons donc , selon la rigueur du droit , en quoi je suis à blâmer. Je dis , selon la rigueur du droit ; à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent , des insultes & des affronts qu'ils m'ont faits , un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité est rompu , mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais , disent les nouveaux Directeurs , l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment ; qu'importe ? le

traité en est-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendrait-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande ; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personnes. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ! Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nou-

vèaux affronts , aller leur faire ma cour à leur porte , & leur demander humblement en grace , de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage , c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt ; mais en ne désavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs , ils l'ont partagée , en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dues , ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre , ils mentent ; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé , ils mentent encore ; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village , ils ne pouvoient pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais , ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées , que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage , ils ont renchéri sur la malhonnêteté de leurs prédécesseurs ; car en me refusant l'entrée , le sieur Deneuville me déclara de la part de

ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village on auroit soin de m'envoyer des billets. Or non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiroient déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité? Ces Messieurs penseroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne fauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems passé: pourquoi me l'ont-ils ôté? c'est leur faute, me le doivent-ils moins pour cela? C'étoit à eux, par la représentation de cette impossibilité, & par de bonnes manieres, d'obtenir que je

voulusse bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compensation. Mais, bon ! je vauz bien la peine qu'on daigne être juste avec moi ! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grace ? Ma foi, puisqu'ils sont si rogues, si vains, si dédaigneux de toute justice, je demande, moi, la justice en toute rigueur ; je veux tout le prix stipulé, ou que le marché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui est-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable, de raisonnable à répondre à cela ? Ne devois-je point peut-être, un remerciement à ces Messieurs, lorsqu'à regret & en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû.

*De nos Plaideurs Manceaux, les maximes
m'étonnent ;*

*Ce qu'ils ne prennent pas, ils disent qu'ils le
donnent.*

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis

plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refusent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois. Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours ; car, si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remène aux Carrieres ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de

prétextes ? Avec des menfonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au Spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police ?

Premièrement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié, ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie, je me fauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils se feroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a fu avec quel soin j'étois conigné, recommandé aux sentinelles ; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter, & si-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a long-tems que je me suis dit : *Jean-Jaques, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis*

en tout aux loix & aux regles , afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort. Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie , que je crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement, & quant à l'injustice , personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les insultes des Directeurs de l'Opéra, sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal, fasse mal, & voilà de quoi je répons.

Premierement donc, ils mentent, & en second lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribu-

naux , me faire mon procès , me faire pendre , écarteler , brûler , jeter ma cendre au vent , si je l'avois mérité ; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi - bien , comment , étant prisonnier ou pendu , ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra ? Ils disent encore : puisqu'il se déplaît à notre théâtre , quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée ? Je réponds qu'on m'a fait tort , violence , injustice , affront ; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent , est - ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque maniere que je tourne la chose , quelque regle de justice que j'y puisse appliquer , je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre , les Directeurs de l'Opéra feroient à l'instant condamnés à la restitution de ma Piece , à réparation , à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort , parce que je ne puis obtenir justice , & qu'ils ont raison parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. Piffot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement*; sans que jamais j'en aye pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier Discours, ni aucune espece de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, sur le pied de cinq cents francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ; & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert; & il me les donna sur-le-champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gou-

vernante (*), & il ne les devoit pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Piffot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison ; & il est clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre, & l'on fait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on

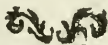
(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cents livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer, il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris se fait un Jean-Jaques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean - Jaques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirmes & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire; il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux &

moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre : ne fait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui se dit mon ami, ne l'est point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienfiance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes ; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison

qu'ils se chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je fasse à cela? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte. Non, cher le Nieps; on peut repouffer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les assassins son ami, le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.





P I E C E S

E N V E R S .



*ÉPITRE à M. de l'Etang, Vicaire de
Marcouffis.*

EN dépit du destin jaloux ,
Cher Abbé , nous irons chez vous .
Dans votre franche politesse ,
Dans votre gâité sans rudesse ,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos ;
Nous irons chercher le remede ;
Au triste ennui qui nous possède ,
A ces affreux charivaris ,
A tout ce fracas de Paris .
O ville où regne l'arrogance !
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens ,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie ,
Ville où la charlatanerie ,
Le ton haut , les airs insolens ,
Ecrasent les humbles talens ,

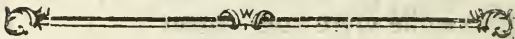
Et tyrannifent la fortune.
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain ,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune & beau Magistrat
Etale , avec les airs d'un fat ,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le favant , bas parasite ,
Chez Aspafie ou chez Phriné ,
Vend de l'esprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite ;
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de fon pur choix ,
Et dans un climat plus tranquille ;
Ne fait point fe faire un afyle
Inabordable aux noirs foucis ,
Tel qu'à mes yeux eft Marcouffis !
Marcouffis qui fait tant nous plaire ;
Marcouffis dont pourtant j'efpere
Vous voir partir un beau matin ,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc , mon cher Vicaire ;
Votre demeure hofpitaliere ,
A gens dont le foin le plus doux

Est d'aller passer près de vous ;
Les momens dont ils font les maîtres :
Nous connoissons déjà les êtres
Du pays & de la maison ;
Nous en chérifions le Patron ;
Et desirons , s'il est possible ,
Qu'à tous autres inaccessible ,
Il destine en notre faveur
Son loisir & sa bonne humeur.
De plus ; priere des plus vives ,
D'éloigner tous fâcheux convives ;
Taciturnes , mauvais plaisans ,
Ou beaux parleurs , ou médifans :
Point de ces gens , que Dieu confonde ;
De ces fots dont Paris abonde ,
Et qu'on y nomme beaux-esprits ,
Vendeurs de fumée à tout prix ;
Au riche faquin qui les gâte ,
Vils flatteurs de qui les empâte ,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petit-Maîtres ,
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrièches ,
Voix aigre , teint noir , & mains seches ;

Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zele ,
Se donnant à tous pour modele ;
Médifantes par charité ,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus , point de canaille ;
Point sur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs ,
Fripons sans probité , sans mœurs ;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere ;
Mangeant fièrement notre bien ;
Exigeant tout , n'accordant rien ,
Et dont la fausse politesse
Rufant , patelinant sans cesse ,
N'est qu'un piège adroit pour duper
Le sot qui s'y laisse attraper.
Point de ces fendans Militaires ,
A l'air rogue , aux mines altieres ,
Fiers de commander des goujats ,
Traitant chacun du haut en bas ,
Donnant la loi , tranchant du maître ;
Breuilleurs , fanfarons peut - être ,
Toujours prêts à battre ou tuer ,
Toujours parlant de leur métier ,
Et cent fois plus pédans , me semble ;

Que tous les ergoteurs ensemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux :
Mais si , par un fort plus heureux ,
Il se rencontre un honnête homme ,
Qui d'aucun grand ne se renomme ,
Qui soit aimable comme vous ;
Qui sache rire avec les foux ,
Et raisonner avec le sage ;
Qui n'affecte point de langage ,
Qui ne dise point de bon mot ,
Qui ne soit pas non plus un sot ,
Qui soit gai sans chercher à l'être ;
Qui soit instruit sans le paroître ,
Qui ne rie que par gaîté ,
Et jamais par malignité ;
De mœurs droites sans être austères ,
Qui soit simple dans ses manières ,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive aussi pour lui ;
Qui sache assaisonner la table
D'appétit , d'humeur agréable ;
Ne voulant point être admiré ,
Ne voulant point être ignoré ,
Tenant son coin comme les autres ;
Mêlant ses folies aux nôtres ;
Raillant sans jamais insulter ,
Raillé sans jamais s'emporter ;

Aimant le plaisir sans crapule ;
 Ennemi du petit scrupule ;
 Buvant sans risquer sa raison ,
 Point philosophe hors de saison ;
 En un mot d'un tel caractère ,
 Qu'avec lui nous puissions nous plaire ,
 Qu'avec nous il se plaise aussi.
 S'il est un homme fait ainsi
 Donnez-le nous , je vous supplie ,
 Mettez-le en notre compagnie ;
 Je brûle déjà de le voir ,
 Et de l'aimer , c'est mon devoir ;
 Mais c'est le vôtre , il faut le dire ,
 Avant que de nous le produire
 De le connoître. C'est assez ,
 Montrez-le-nous si vous osez.



F R A G M E N T

D'UNE ÉPITRE

A. M. B***.

APRÈS un carême ennuyeux ;
 Grace à Dieu voici la semaine
 Des divertissemens pieux.

On va de neuvaine en neuvaine ,
 Dans chaque Eglise on se promene ,
 Chaque autel y charme les yeux ;
 Le luxe , & la pompe mondaine
 Y brillent à l'honneur des Cieux.
 Là , maint agile Energumene
 Sert d'Arlequin dans ces saints lieux ;
 Le moine ignorant s'y démene ,
 Récitant , à perte d'haleine ,
 Ses oremus mystérieux ;
 Et criant d'un ton furieux
 Fora , fora , par saint Eugene !
 Rarement la sermone est vaine ,
 Diable & frà s'entendent bien mieux ;
 L'un à l'autre obéit sans peine.

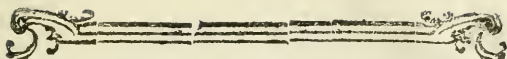
Sur des objets plus gracieux
 La diversité me ramene.
 Dans ce temple délicieux ,
 Où ma dévotion m'entraîne ,
 Quelle agitation soudaine
 Me rend tous mes sens précieux ?

Illumination brillante ,
 Peintures d'une main savante ,
 Parfums destinés pour les Dieux ;
 Mais dont la volupté divine
 Délecte l'humaine narine
 Avant de se porter aux cieux ;

Et toi musique ravissante !
 Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux ;
 Que tu plais quand Cattine chante !
 Elle charme à la fois notre oreille & nos
 yeux.

Beaux sons , que votre effet est tendre !
 Heureux l'amant qui peut s'attendre
 D'occuper en d'autres momens ,
 La bouche qui vous fait entendre ,
 A des soins encor plus charmans !
 Mais ce qui plus ici m'enchanté ,
 C'est mainte dévôte piquante ,
 Au teint frais , à l'œil tendre & doux ;
 Qui , pour éloigner tout scrupule ,
 Vient à la Vierge , à deux genoux ,
 Offrir dans l'ardeur , qui la brûle ,
 Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels sont les familiers colloques ,
 Tels sont les ardens soliloques
 Des gens dévots en ce saint lieu :
 Ma foi je ne m'étonne gueres
 Quand on fait ainsi ses prieres ;
 Qu'on ait du goût à prier Dieu.



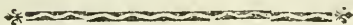
LETTRE

D'UN

SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Musique,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.



ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons; les Bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentoie observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de

jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie , je me trouvois le plus embarrassé du monde , & au bout d'une ligne ou deux ne sachant plus où j'en étois , je feignois de compter des pauses , ou bien je me tirois d'affaire , en sortant pour aller piffer.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette Musique qui va si vîte , ni jusqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus Connoisseurs osoient nous donner. Pour ses quarante sols , le moindre poliçon se croyoit en droit de murmurer , lorsque nous jouyons faux , ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas jusqu'à certaines gens qu'on appelle , je crois , des Philosophes , qui sans le moindre respect pour une Académie Royale , n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin , j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos antiques & respectables privileges , on alloit obliger les Officiers du Roi à favoir la Musique , & à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

Hélas ! Qu'est devenu le tems heureux de notre gloire ? Que sont devenus ces jours fortunés , où d'une voix unanime nous passions parmi les anciens de la Chambre des Comptes , & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis pour le premier Orchestre de l'Europe , où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis , à cette belle tempête d'Alcyone , à cette brillante Logistille de Roland , & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant , chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution , & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons gueres bien ensemble , on nous traite sans façon de racleurs de boyau , & l'on nous chasseroit volontiers du Spectacle , si les sentinelles , qui sont ainsi que nous au service du Roi , & par conséquent d'honnêtes gens & du bon parti , ne maintenoient un peu la subordination : mais , mes chers Camarades , qu'ai-je besoin , pour exciter votre juste colere , de vous rappeler notre antique splendeur , & les affronts qui nous en ont fait déchoir ?

ils font tous préfens à votre mémoire ; ces affronts cruels , & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieufe caufe, combien vous êtes peu difpofés à les endurer. Oui, Meffieurs, c'eft cette dangereufe Muſique étrangere qui, fans autre fecours que ſes propres charmes , dans un pays où tout étoit contre elle , a failli détruire la nôtre qu'on joue fi à ſon aife. C'eft elle qui nous perd d'honneur , & c'eft contre elle que nous devons tous refter unis juſqu'au dernier ſoupir.

Je me fouviens , qu'avertis du danger par les premiers ſuccès de la Serva Padrona , & nous étant aſſemblés en ſecret pour chercher les moyens d'eſtropier cette Muſique enchantereffe, le plus qu'il ſeroit poſſible , l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*),

(*) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire , je ſurpris dans ſa poche un papier qui contenoit cette ſcandaleuſe Epigramme ;

*O Pergoleſe inimitable !
 Quand notre Orcheſtre inapitoyable
 Te fait crier ſous ſon lourd Violon,
 Je crois qu'au rebours de la Fable
 Marsyas écorche Apollon.*

s'avisa de dire d'un ton moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hazardeuse, & que partout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoissons nos droits, &

Ils font comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales, qui osent publiquement approuver la Musique Italienne, & qui sans égards pour le Corps, veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avaries, & nous ne voulons souffrir que des Camarades qui fassent cause commune avec nous.

nous en ufons. C'est le Public, s'il se plaint, qui fera mis au cachot.

Non contents de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisons à leur Musique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun, & par le desir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres Etrangers, qui ignorant les mysteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne savoient pas, les bonnes Gens, que ce plaisir même aggravait leur crime & accéléroit leur punition. Ils sont prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la sentent davantage, nous aurons la satis-

faction de les voir congédiés brusquement, sans être avertis, ni payés, & sans qu'ils aient eu le tems de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au Public.

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais Citoyens, & sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts, seront bientôt obligés à fermer le leur, ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainsi que de celles des Intermedes. C'est ainsi que les Etrangers, qui ont tous la grossièreté de rechercher la Comédie Française & l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François, monumens précieux du goût de la Nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement; ce qui sera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y fera meilleur vivre, & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion; c'est que le Sieur Bambini, encouragé par le succès de la Bohémienne, prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes, car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Messieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, sur-tout. s'il est bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à respecter nos décisions. Dans cette vue, je me suis adroitement insinué chez le Sieur Bambini, sous prétexte d'amitié;

&

& comme le bon-homme ne se défoit de rien , car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons , il m'a sans mystere montré son Intermede. Le titre en est , *l'Oiseleuse Angloise* , & l'Auteur de la Musique est un certain *Jommelli*. Or , vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien , & qui font , on ne fait comment , de la Musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens , j'ai examiné la partition avec autant de soin qu'il m'a été possible ; malheureusement , je ne suis pas , non-plus que les autres , fort habile à déchiffrer , mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets : elle est fort coupée , fort variée , pleine de petits jours , de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot , elle demande une précision singuliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous vou-

lions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables ; cela fera délicieux. Voici donc un projet de règlement que nous avons médité avec nos illustres Chefs , & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe , qui en toute occasion , ont si bien mérité du bon parti , & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire , employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci , on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues , afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la premiere représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne , comme il n'y a que trop lieu de le craindre , nous en parlerons avec dédain , avec un mépris outré , comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les fots qui ne se

rétractent jamais que quand ils ont eu raison, & le plus grand nombre fera pour nous.

I I.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour disculper les chefs à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne feront pas pour cela à pure perte, car c'est-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

I I I.

L'accord se prendra, selon la regle, sur l'avis du premier Violon, attendu qu'il est sourd.

I V.

Les Violons se distribueront en trois bandes dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxieme un quart-de-ton trop bas, & la troisieme jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en

haussant ou baissant subtilement le ton de l'Instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois , il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton , un tiers la suivra , un tiers l'anticipera , & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons se garderont sur-tout d'être ensemble , mais partant successivement , & les uns après les autres , ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui se pique avec une juste fierté , de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton , & de jouer toujours majeur quand le mode est mineur , & mineur quand il est majeur.

V I.

On aura grand soin d'adoucir les *fortes* & de renforcer les *doux* , principalement

sous le chant; il faudra sur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il est sur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

V I I.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus; il faudra aussi engager Durand à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la Basse, afin que ce défaut de liaison entre les Basses & les dessus rende l'harmonie plus sèche.

V I I I.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, sur-tout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple, afin de donner le change sur leur maladresse, de barbouiller toute la Musique,

& de montrer qu'ils font au - dessus des loix de tous les Orchestres du monde.

I X.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets : Alors tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils favent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, & auront soin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Musique sans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprenoit là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi soit qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne sont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence & une gentillesse ignominieuse, au lieu que l'illustre Mlle. Chevalier ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent ; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la Musique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raison qu'une Académie Royale de Musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre & son privilège, & qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne Musique.

X I.

La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion , est de tenir nos délibérations secrètes. De si grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide , qui s' imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les Spectateurs sont d'une telle arrogance , que si cette Lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous , ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite , ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité ; car enfin , quelque supérieur qu'on puisse être au Public , il n'est point agréable d'en essuyer les clabauderies.

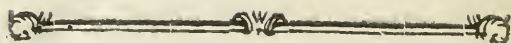
Voilà , Messieurs , quelques articles préliminaires , sur lesquels il nous paroît convenable de se concerter d'avance ; à l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train , comme ils doivent être modifiés sur la maniere dont on le recevra , il est à propos de réserver à ce

tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre ; & nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne fera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable ; bientôt le succès, ou du moins la chute des pièces dépendra de nous seuls ; les Auteurs saisis d'une juste crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges suprêmes de l'Opéra François, & les arbitres souverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, mes chers Camarades, &c.

F I N.



T A B L E

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

<i>LES Amours de Milord Edouard Bomf-</i> <i>ton.</i>	Page 1
<i>Emile & Sophie , ou les Solitaires.</i>	29
<i>Le Léвите d'Ephraïm.</i>	131
<i>Lettres à Sara.</i>	169
<i>Le Perfifleur.</i>	187
<i>L'Engagement Téméraire , Comédie en vers.</i> <i>.</i>	203
<i>Les Muses Galantes , Ballet.</i>	291
<i>Lettre à M. le Nieps.</i>	336
<i>Pieces en Vers.</i>	353
<i>Lettre d'un Symphoniste à ses Camarades</i> <i>de l'Orchestre.</i>	361

Fin de la Table du premier Volume,









